LE CINQUANTENAIRE

DE

CHARLES BAUDELAIRE

En Frontispice " Statuette de Christophe "



PARIS

MAISON DU LIVRE

75, BOULEVARD MALESHERBES, 75

1917

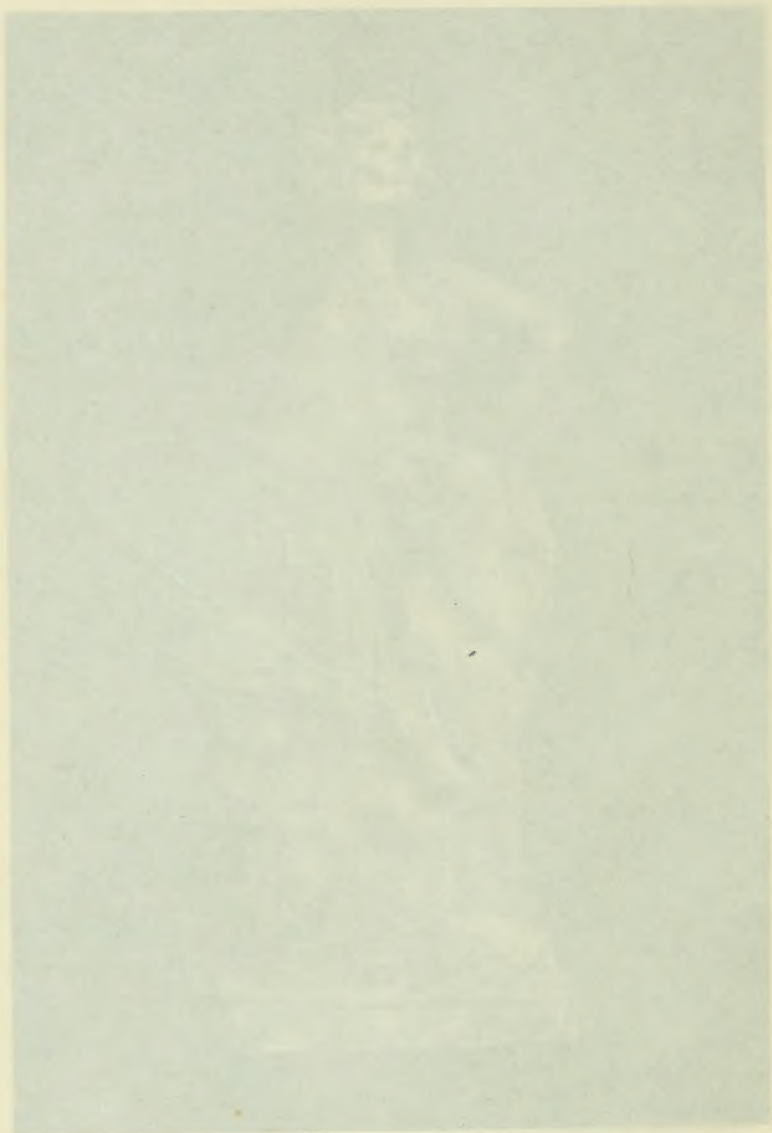
LE CINQUANTENAIRE

DE

CHARLES BAUDELAIRE

Il a été tiré 12 exemplaires sur japon impérial.





Statuette de Christophe ayant inspiré à Baudelaire, qui la lui a dédiée, la « Danse Macabre » des *Fleurs du Mal.*

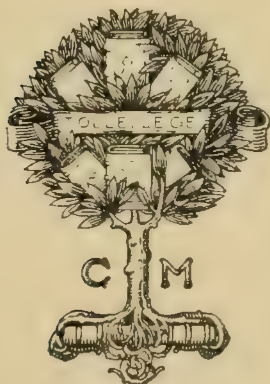
(Collection du comte Robert de Montesquiou.)

LE CINQUANTENAIRE

DE

CHARLES BAUDELAIRE

En Frontispice " Statuette de Christophe "
ayant inspiré à Baudelaire la " Danse Macabre "



PARIS
MAISON DU LIVRE
75, BOULEVARD MALESHERBES

1917



LE CINQUANTENAIRE

DE

CHARLES BAUDELAIRE

Nous avons accoutumé de célébrer le cinquantenaire des écrivains, époque à laquelle leurs œuvres entrent dans le domaine public et deviennent la propriété de tous. Cela leur vaut un regain d'actualité et fournit d'ordinaire prétexte à manifestations, à discours, à réjouissances de presse et à mouvements de librairie. C'est la consécration définitive, à condition que cette échéance trouve l'opinion libre et le moment favorable. Il n'en va pas ainsi pour Baudelaire. Son cinquantenaire, par ce mois d'août 1917, nous surprend en plein bouleversement, en pleine crise mondiale, dans une lutte où notre existence même est en jeu et où il risque fort de passer, sinon inaperçu, du moins comme un événement de second ordre, d'arrière-

plan, provisoirement négligeable. Les préoccupations sont ailleurs. On dirait que la malchance dont Baudelaire se plaignit toute sa vie le poursuit après sa mort. Pourtant ce serait démériter des Lettres françaises et douter de nos propres destinées que de négliger cette occasion de saluer sa mémoire. Le génie a ses droits imprescriptibles. Le Devoir ne s'embarrasse pas de contingences. Nous ne pouvons nous dérober à la nécessité de rendre hommage à l'un des plus grands poètes du siècle dernier, tout en regrettant que la déformation imposée aux sentiments par l'idée du Danger et les susceptibilités qu'elle éveille dans les esprits, puissent conférer, mal à propos, à cet hommage un caractère d'inopportunité. Baudelaire, qui a pourtant ses dévots et ses admirateurs passionnés, n'est pas entré dans la période sereine de la gloire. On continue à discuter autour de son nom. L'*Hypocrite lecteur* n'a pas désarmé. Ce n'est pas son talent d'écrivain qui est en cause ni sa part d'originalité mais la qualité de son enseignement. Quelques esprits prévenus repoussent son apport comme un don fatal et l'assimilent à la dangereuse pomme d'Ève, au coffret d'Épiméthée, riche en désastres. Ils ont ouï-dire que Baudelaire était l'apôtre des mauvaises mœurs. Et leur répulsion se renforce encore du préjugé que tous nos maux viennent de la « Littérature ».



Sans rechercher si cette prévention qui s'exerce à l'encontre de Baudelaire ne provient pas plutôt de sa légende

que de son œuvre, on peut s'étonner de la rencontrer précisément chez ceux qui affectent de se dire bien pensants, comme si Baudelaire n'était pas tout imprégné de l'esprit du Dogme et n'avait pas déchaîné, pendant un demi-siècle, un mouvement considérable de ferveur spiritualiste.

C'est Baudelaire qui écrivait :

« Il n'y a de grand parmi les hommes que le Poëte, le Prêtre et le Soldat; l'homme qui chante; l'homme qui bénit; l'homme qui se sacrifie. »

Il est fâcheux qu'une critique, plus soucieuse de pittoresque que d'exactitude, se soit ingéniée à dénaturer son Œuvre et à échafauder sur elle je ne sais quelle théorie de la Décadence, contre laquelle Baudelaire protestait d'avance en écrivant :

« Décadence! mot bien commode à l'usage des pédagogues ignorants, mot vague derrière lequel s'abritent notre paresse et notre incuriosité de la loi. »

Mais cette théorie tend à s'imposer et indispose ceux qui mettent comme condition essentielle à notre régénération, soi-disant nécessaire, de répudier, comme autant d'erreurs, toutes nos opinions d'hier et de renverser nos anciennes idoles. L'excellence de leurs intentions leur fait davantage honneur que leur clairvoyance et leur sens critique. Leurs scrupules sont respectables. Empressons-nous de les rassurer. Baudelaire n'est pour rien dans nos difficultés passagères. Nous ne savons si la leçon des événe-

ments ne nous portera point désormais à nous administrer avec plus de prudence, mais, dans le domaine des idées, la France de Rabelais, de Marot, de Voltaire, de Diderot, la France de Hugo, de Michelet et de Baudelaire [1] n'a rien à renier de son passé. C'est à cette France-là que vont la reconnaissance et l'estime des nations civilisées. C'est cette France-là que saluait l'Anglais Swinburne. C'est à cette France-là que l'Américain Wittman, lors de nos désastres en 1870, quand elle était sur le point de sombrer, adressait son ode enflammée :

A L'ÉTOILE DE FRANCE

C'est pour ton libre exemple et pour avoir porté
Trop haut, ton vœu d'amour et d'humaine justice;
C'est pour t'être éveillée en pleurs d'un maléfice
Dans un noble sursaut de rage et de fierté,
France! qui, malgré tout, nous demeures sacrée,
C'est pour n'avoir voulu te vendre au plus offrant,
Que tu pends sur la croix, tordue et déchirée,
La plaie ouverte au flanc.....

Tiens bon! résiste! o nef qui, longtemps, dans l'orage,
Tournas désemparée à la merci des flots!...
— Comme la Terre prit naissance du chaos
Et d'un long cataclysme a tiré son visage

1. Ce n'est pas, bien qu'il fit le coup de feu en 1848, pour ses opinions politiques que Baudelaire a mérité de prendre place parmi les génies dont s'honore la France actuelle (le poète n'est d'aucun parti sans quoi il serait un homme comme un autre). C'est parce qu'il fut en Art un révolutionnaire à sa façon; c'est parce qu'il prit part comme critique au mouvement libérateur de Delacroix; c'est parce qu'il s'est insurgé contre le vieux préjugé littéraire; c'est encore parce qu'il avait la religion de la souffrance et que son grand cœur l'inclinait sur la misère des faubourgs.

Empreint d'une absolue et puissante Beauté. —
Toi! mérite ta Gloire et pétris, sous l'outrage,
Ton front d'éternité...

Les Temps s'accompliront. De ma libre Amérique,
A Toi, sa bienfaitrice, à Toi, qui, sur la mer,
A l'autre extrémité, lui fais signe en réplique,
Bientôt, va correspondre un chant joyeux dans l'air;
Mais les temps sont venus car déjà, de la brume,
Dégagée avec force, au-dessus des sommets,
Ton étoile éclipsée, au zénith, se rallume
Plus belle que jamais!

Cette France-là n'a jamais rien avancé, par ses voix autorisées, dont elle doive faire pénitence. Si, comme l'Église l'affirme, l'épreuve est le châtiment des fautes, la France n'est ici coupable que d'avoir renouvelé le geste de Prométhée et dispensé la lumière aux nations, et c'est l'avis d'Eschyle qu' « il est beau de souffrir pour la Justice ». Si l'épreuve est l'avertissement du ciel pour retenir le peuple élu sur la pente de l'erreur et de la corruption, je ne vois pas en quoi Baudelaire nous aurait valu cet excès de sollicitude. Nous ne lui devons aucun vice particulier. « *En fait de vice,* énonce sentencieusement Anatole France, *dès l'âge des cavernes et du mammouth il ne restait plus rien à découvrir.* » Et il ajoute : « *A y regarder de près, Baudelaire n'est pas le poète du vice, il est le poète du Péché, ce qui est bien différent. Sa morale ne diffère pas beaucoup de celle de nos théologiens.* » Est-ce la faute de Baudelaire si les hommes, lorsqu'on leur parle du vice pour les en détourner, n'en retiennent que l'amorce

et en oublient la leçon? On a beau les avertir « *que le châtiment naîtra de leurs plaisirs* », ils n'en voient que la minute qui flatte leur sensualité. Baudelaire nous met, comme le prédicateur, en garde contre la duperie des sens et le désordre des passions. Il nous montre la déchéance qui suit l'usage des excitants; il nous adjure de ne pas toucher à la drogue malfaisante qui nous ouvre la porte des *Paradis artificiels;* cela suffit à certaines gens pour s'indigner comme d'une provocation à la débauche et d'une invite à la fumerie clandestine.



Si nous avons péché par manque de décision ce n'est pas Baudelaire qui en est cause, lui qui vitupérait :

Un monde, où l'Action n'est pas la sœur du Rêve!

L'homme qui se traçait cette règle de conduite « *Être un grand homme et un saint pour soi-même* », n'est pas de ceux qui tiennent école d'indifférence et de frivolité. Ceux qu'il a marqués de son empreinte parmi les jeunes — ils sont légion — ont su remplir leur devoir à l'armée. Ceux des générations antérieures qu'il a le plus influencés, à leur aurore, comme Paul Bourget, Maurice Barrès, Verhaeren, Maeterlinck, et tant d'autres, n'ont jamais passé — que je sache — pour des corrupteurs de la jeunesse et des « mauvais bergers ».

Mais pourquoi s'obliger à tant de précautions quand il s'agit d'un écrivain de cette envergure?

On réclame de tous côtés des professeurs d'énergie. C'en est un celui qui considérait comme la pire des catastrophes de perdre le gouvernement de soi-même, et qui exigeait la tension de sa volonté au point de lui subordonner le caprice de l'inspiration.

« Connais donc (se proposait-il), les jouissances d'une vie âpre. Prie et prie sans cesse. La Prière est un réservoir de forces. »

Va-t-on lui reprocher de ne pas correspondre à notre fièvre actuelle et de ne pas nous rendre l'écho des batailles? Il écrivait à une époque où la France, comblée de gloire militaire, était lasse des coups de clairon et du roulement des tambours. C'était assez pour les pacifiques orchestres de cuivre du dimanche, dans les jardins publics,

De verser l'héroïsme au cœur des citadins.

Veut-on nous condamner à une littérature de circonstance? Laissons passer la crise. La délivrance approche. Nous jugerons mieux alors.

Et que l'on en finisse une fois pour toutes avec cette légende de Baudelaire, agent de démoralisation! Nous voulons bien qu'il ait contribué mieux que personne à l'établir. Les hommes se font pire qu'ils ne peuvent, assure Montaigne. Baudelaire a passé sa vie à se calomnier. C'était un travers de son temps, une façon de dandysme, le « *plaisir aristocratique de déplaire* ». Cela venait d'Angleterre, pays de l'humour, de l'excentricité, du pince-sans-rire; cela venait de Byron. On connait sa boutade :

« *Quand j'aurai inspiré le dégoût et l'horreur universels, j'aurai conquis la solitude.* » C'est un méchant programme au service d'une noble idée. Mais l'avenir n'est pas aux sceptiques conciliants, et cette attitude affectée de raideur égoïste n'influe en rien sur les qualités de son œuvre écrite. Là s'atteste la vigueur de forme et de pensée qui marque les chefs-d'œuvre. Ses paradoxes d'atelier n'empêchent pas Baudelaire d'avoir mené jusqu'à la fin la vie d'un honnête homme.

C'est lui qui a donné à nos âmes le choc le plus violent qu'elles aient reçu depuis Rousseau. Son œuvre est saine en ce sens qu'elle exalte le goût de l'idéal. Il va jusqu'à prétendre : « *Quand même Dieu n'existerait pas, la religion serait encore sainte et divine.* »

L'homme est comme les dieux affamé de louanges. Il ne goûte que la flatterie et l'encens. Malheur au moraliste qui le peint ressemblant. Baudelaire porte le poids de sa franchise, lui qui distinguait deux catégories d'écrivains : les sincères et les *Traîtres*. Ceux qu'il appelait les *Traîtres*, ce sont ceux qui travestissent les faits et égarent les lecteurs en les infatuant d'eux-mêmes. Ce sont ceux qui critiquent au lieu d'étudier et jugent au lieu de comprendre. Ce sont ceux qui observent, comme dit excellemment Peladan, le pacte de mensonge nécessaire à l'humanité pour s'estimer. Baudelaire, comme le constate Aurel, « *fait œuvre pie en saccageant les cœurs béats* » . C'est par mesure de précaution qu'il nous arrache nos illusions. Il veut nous amener à nous diriger nous-même, à prendre

conscience des réalités et à ne plus nous laisser conduire par la main, comme des enfants.

Le diable grimace dans son œuvre, écrite en pleine période, en plein décor romantique. Les uns s'en épouvantent, les autres s'en désolent, mais le diable grimace aussi dans la pierre des cathédrales sans que la noblesse du lieu en soit autrement affectée.

Baudelaire sent le fauve. Il irrite. Il est âcre à la façon du Dante.

> I' premevi di mio concetto il suco
> Piu pienamente.

Sa lecture s'adresse aux hommes faits, armés de réflexion. Il n'est accessible qu'à une élite. Les Poètes ne sont pas contagieux. Il est étrange que des croyants lui fassent grief d'un pessimisme qu'ils approuvent chez l'Ecclésiaste. Sa nausée du monde l'apparente à saint Augustin et à Pascal.

Qu'on ne se méprenne point sur nos intentions. Nous n'entendons pas réduire Baudelaire à la taille d'un Berquin ou d'un Florian. Cette nouvelle descente aux Enfers qu'il nous propose, exige un estomac solide, mais quoi ? la littérature n'a-t-elle rien à exprimer en dehors des fadaises, des contes de fées et des fabliaux à l'usage des pensionnats? Va-t-il falloir jeter un voile sur la Vie et renoncer à pénétrer son mystère et ses secrets? On nous parle d'épurer le Parnasse. On nous annonce un retour aux Bergeries, à l'Innocence, à l'Age d'or. Nous ignorons

ce que sera la Poésie de demain, mais c'en serait fait d'elle, comme de la Science, que d'abdiquer ses privilèges sacrés. Tout vrai poète porte le cœur d'un Icare. L'audace est une vertu. La pudeur en est une autre. Celle du savant et de l'historien n'a rien à voir avec celle du catéchiste. A chacun sa nourriture. Aux enfants, les sucreries ; à l'athlète, la moelle du lion.



La vie de Baudelaire, avons-nous dit, fut celle d'un homme de bien. On le voit mieux aujourd'hui par l'examen de sa correspondance et par la publication de nouveaux documents. Auparavant, nous n'avions de Baudelaire qu'une fausse image, celle qui se dégageait de tant de calomnies et de récits apocryphes : sa caricature. Certes nous possédions déjà l'affirmation d'Asselineau :

« Ce grand esprit fut un bon esprit ; ce grand cœur fut aussi un bon cœur. »

Nous savions qu'il avait mérité de son vivant des attachements fidèles, des amitiés dévouées et qu'il avait su mobiliser en sa faveur, lors d'un injuste procès, toute l'élite pensante de son temps, mais des coins d'ombre subsistaient. Encore que cela n'entre pour rien dans les éléments d'appréciation du génie, nous demeurions influencés par ce qui surnageait d'une attitude prétentieuse et insolente, de boutades et de paradoxes désobligeants, de tout un sys-

tème de bizarreries et d'étrangetés voulues. Ses lettres sont venues dissiper le malentendu et faire la pleine lumière :

« *Dans toute sa correspondance*, affirme Jules Lemaître, *Baudelaire montre de la délicatesse, de la fierté, de la franchise, de la fidélité en Amitié. Ses lettres à Sainte-Beuve lui font honneur. Il fut un bon fils.* »

Oui, Baudelaire fut un homme de cœur. Croyons-en encore le témoignage de M. Camille Mauclair, le dernier en date des biographes du poète qui conclut, après s'être dûment renseigné « *que, si on ne parvient pas à découvrir en Baudelaire un élément vraiment détestable, on en rencontre de vraiment nobles et qu'il laisse un admirable exemple de probité professionnelle* ».



On peut avoir ses préférences. On peut souhaiter un Art plus spontané, plus souriant. Nous n'entendons pas dire que Baudelaire soit toute la poésie française. Il n'en est qu'un moment, mais le moment le plus pathétique, le plus émouvant. Nul n'a jeté un regard plus pénétrant dans les abîmes de l'Être. D'autres ont plané d'un vol plus soutenu. « *Le sublime poète*, enseigne Victor-Émile Michelet, *c'est celui qui dore tout ce qu'il touche d'un reflet de sérénité. Une joie lointaine et mystérieuse accompagne en sourdine ses chants les plus poignants et les plus déchirés.* » Ce n'est que par instants que Baudelaire fait entendre ce *timbre d'or pur*, néanmoins accueillons-le de

bonne grâce, sans nous soucier de ce qui lui manque, selon le vœu qu'il a lui-même formulé :

« Jouissons des poètes tels que Dieu les a faits et nous les donne puisqu'on nous affirme qu'une qualité ne s'acquiert qu'au détriment d'une autre. »

Son ascendant reste énorme et son influence a pénétré, à leur insu, ceux-là mêmes qui la contestent et font métier de la réprouver. Il n'est pas de livre de vers — digne de ce nom — paru depuis cinquante ans où l'on n'en saisisse les traces, de sorte que l'on peut dire que, si avec nos vœux de transformation radicale et nos velléités de « cant », il n'y a pas de poète moins actuel que Baudelaire, il n'y en a pas, selon l'expression de Charles Morice, de plus présent.



Et quand même — ce qui n'est pas! — l'amoralité de Baudelaire justifierait son ostracisme; quand bien même le revirement du goût devrait lui interdire, chez nous, tout crédit, désormais, son œuvre n'en garderait pas moins — par l'importance du mouvement symboliste qu'elle a suscité — une valeur historique digne de préoccuper la critique. Quand même notre sensibilité affranchie ne vibrerait plus à l'écho de la sienne; quand même l'accent de ses mélodies ne trouverait plus que des oreilles indifférentes ou hostiles, il n'en resterait pas moins qu'il a « ajouté une corde

à la lyre », selon le mot de Hugo, et que nos poètes ont hérité de lui un instrument perfectionné où ils peuvent s'exercer, s'ils le veulent, à d'autres fins et traduire des aspirations à l'encontre des siennes. Qu'on cesse de nous objecter — pour nous détourner de notre entreprise — que nous vivons une heure critique où doivent seules subsister les idées de Devoir et de Patrie. Ce n'est pas s'en écarter que de commémorer le souvenir d'un homme qui nous incite à trouver dans l'accomplissement du Devoir « la frénésie journalière » et qui, complétant l'œuvre d'illustres devanciers, a élargi le domaine du lyrisme français. C'est faire acte de bon citoyen que de célébrer ceux qui se sont employés avec bonheur à défendre et à illustrer le rayonnant parler de France.

Et si quelques timorés, par excès de scrupule, hésitent encore, qu'ils méditent les paroles que Théodore de Banville prononçait sur la tombe de Baudelaire :

« De jour en jour on verra mieux quelle grande place tient dans notre époque tourmentée et souffrante son œuvre essentiellement originale, essentiellement nouvelle, essentiellement *française.* »

La caution n'est-elle pas suffisante?



Nous avons pensé que la meilleure façon d'honorer Baudelaire était de mettre à contribution, pour sa louange, les écrivains les plus autorisés d'hier et d'aujourd'hui.

C'est par eux qu'il nous sera permis de lui restituer ses traits véritables, ses traits essentiels, de le montrer :

Tel qu'en lui-même enfin l'Éternité le change,

et d'en finir avec ce Baudelaire de la légende, aux traits crispés, ridicules et déformés.

Nous offrons pieusement à sa mémoire le suffrage obtenu de ses pairs comme un bouquet de fleurs fraîchement cueillies. Cet hommage est le seul que permette la sévérité de l'heure, mais nous gardons l'espoir que la France, réintégrée dans sa tranquillité et dans sa gloire, saura se souvenir de Baudelaire et lui décernera, un jour, de ses mains équitables et victorieuses, le bronze réparateur qui lui est dû.

ERNEST RAYNAUD.



I

BAUDELAIRE ET LA CRITIQUE

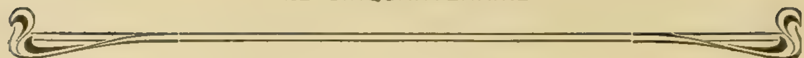
(1857-1880)

Au lendemain de la condamnation de Baudelaire, Victor Hugo lui écrivait :

« J'ai reçu, Monsieur, votre lettre et votre beau livre. L'art est comme l'azur, c'est le champ infini : vous venez de le prouver. Vos *Fleurs du Mal* rayonnent et éblouissent comme des étoiles. Continuez. Je crie bravo! de toutes mes forces, à votre vigoureux esprit. Permettez-moi de finir ces quelques lignes par une félicitation. Une des rares décorations que le régime actuel peut accorder, vous venez de la recevoir. Ce qu'il appelle sa justice vous a condamné au nom de ce qu'il appelle sa morale; c'est là une couronne de plus. Je vous serre la main, poète. »

Et plus tard, en 1859 :

« Vous dotez le ciel de l'art d'on ne sait quel rayon macabre. Vous créez un frisson nouveau. »



Citons encore :

J'ai besoin de vous dire combien de ces *Fleurs du Mal* sont pour moi des *Fleurs du Bien* et me charment; combien aussi je vous trouve injuste envers ce bouquet si parfumé de printanières odeurs pour lui avoir donné ce titre indigne de lui...

Alfred DE VIGNY (lettre à Baudelaire).

... Vous chantez la chair, sans l'aimer, d'une façon triste et détachée qui m'est sympathique. Vous êtes résistant comme le marbre et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre...

Gustave FLAUBERT (lettre à Baudelaire).

... Je vous tiens (je l'ai dit en maintes circonstances) pour le premier poète de notre époque.

Joséphin SOULARY (lettre à Baudelaire).

En faisant cela, avec subtilité, avec raffinement, avec un talent curieux et un abandon quasi précieux d'expression, en perlant le détail, en pétrarquisant sur l'horrible, vous avez l'air de vous être joué; vous avez pourtant souffert, vous vous êtes rongé à promener vos ennuis, vos cauchemars, vos tortures morales; vous avez dû beaucoup souffrir, mon cher enfant.

SAINTE-BEUVE (lettre à Baudelaire).

Voici maintenant, cueillies au hasard, les appréciations les plus caractéristiques parues du vivant de Baudelaire ou après sa mort, de 1857 (date de l'apparition des *Fleurs du Mal*) à 1880.

Il faut admirer en Baudelaire un des plus grands hommes de ce temps et qui, si nous ne vivions pas sous le règne intellectuel de

Victor Hugo, mériterait que nul poète contemporain ne fût mis au-dessus de lui. De tous les artistes modernes du vers, l'auteur des *Fleurs du Mal* est le seul qui n'ait rien dû à l'auteur de la *Légende des Siècles.* Il ne procédait ni de lui ni de personne...

Théodore DE BANVILLE.

Les *Fleurs du Mal* ne sont point une œuvre d'art où l'on puisse pénétrer sans initiation. Nous ne sommes plus ici dans le monde de la banalité universelle. L'œil du poète plonge en des cercles infernaux encore inexplorés et ce qu'il y voit et ce qu'il y entend ne rappelle en aucune façon les romances à la mode. Il en sort des malédictions et des plaintes, des chants exotiques, des blasphèmes, des cris d'angoisse et de douleur. Les tortures de la passion, les férocités et les lâchetés sociales, les âpres sanglots du désespoir, l'ironie et le dédain, tout se mêle avec force et harmonie dans un cauchemar dantesque, troué çà et là de lumineuses issues, par où l'esprit s'envole vers la paix et les joies idéales. Le choix et l'agencement des mots, le mouvement général et le style, tout concorde à l'effet produit, laissant à la fois dans l'esprit la vision de choses effrayantes et mystérieuses, dans l'oreille exercée, comme une vibration multiple et savamment combinée de métaux sonores et précieux et, dans les yeux, de splendides couleurs.

LECONTE DE LISLE.

Ce poète que l'on cherche à faire passer pour une nature satanique éprise du mal et de la dépravation (littérairement bien entendu), avait l'amour et l'admiration du Bien et du Beau au plus haut degré.

Théophile GAUTIER.

Il y a du Dante dans l'auteur des *Fleurs du Mal.*

BARBEY d'AUREVILLY.

Baudelaire est le plus puissant des penseurs désespérés de ce misérable siècle. Il frappe. Il est vivant. Il voit. Tant pis pour ceux qui ne voient pas.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

La profonde originalité de Baudelaire c'est, à mon sens, de représenter puissamment et essentiellement l'homme moderne; et par ce mot, l'homme moderne, je ne veux pas désigner l'homme moral politique et social. Je n'entends ici que l'homme physique moderne, tel que l'ont fait les raffinements d'une civilisation excessive, l'homme moderne, avec ses sens aiguisés et vibrants, son esprit douloureusement subtil, son cerveau saturé de tabac, son sang brûlé d'alcool, en un mot le *bilio-nerveux* par excellence, comme dirait Taine. Cette individualité de sensitive, pour ainsi parler, Ch. Baudelaire, je le répète, la représente à l'état de type, de Héros, si vous voulez bien. Nulle part, pas même chez Henri Heine, vous ne la retrouverez si fortement accentuée que dans certains passages des *Fleurs du Mal*. Aussi selon moi, l'historien futur de notre époque devra, pour ne pas être incomplet, feuilleter attentivement et religieusement ce livre qui est la quintessence et comme la concentration extrême de tout un élément de ce siècle...

Paul VERLAINE.

La poésie de Baudelaire, profondément imagée. vivace et vivante, possède à un haut degré ces qualités d'intensité et de spontanéité que je demande au poète moderne.

Il a les dons rares et qui sont des grâces, de l'évocation et de la pénétration. Sa poésie, concise et brillante, s'impose à l'esprit comme une image forte et logique. Soit qu'il évoque le souvenir, soit qu'il fleurisse le rêve, soit qu'il tire des misères et des vices du temps un idéal terrible, impitoyable, toujours la magie est complète. toujours l'image abondante et riche se poursuit rigoureusement dans ses termes.

ASSELINEAU.

Baudelaire est neuf dans une littérature vieille.

A. DE CUSTINE.

Je ne puis me taire sur les prodiges de poésie et de versification des *Fleurs du Mal*... Baudelaire y mit un grand talent au service d'un grand courage.

Emile DESCHAMPS.

Baudelaire avait du talent. Ses pensées du fond de l'âme valaient mieux que celles qu'il a montrées. Comme tant d'autres, il a été dans sa vie et dans ses œuvres le jouet des égarements de son esprit. Le frivole désir d'étonner lui a ouvert un abîme où sa santé s'est perdue. Il a joué, on pourrait dire héroïquement, le personnage de son imagination, souvent contre sa propre nature..... Sa fin console ceux qui le connaissant mieux qu'il ne voulait se connaître, le plaignaient, le condamnaient et ne cessaient de l'aimer.

Louis Veuillot.

Un livre comme les *Fleurs du Mal* ne s'adresse pas à tous ceux qui lisent le feuilleton. En donnerai-je une idée plus précise? en rattacherai-je la forme au souvenir de quelque forme littéraire ? Je la rattache et je le rattache lui-même à l'ode que Mirabeau a écrite dans le donjon de Vincennes. Il en a, par moments, l'audace, l'hallucination sombre, les beautés formidables et toujours la tristesse. C'est la tristesse qui le justifie et l'absout. Le poète ne se réjouit pas devant le spectacle du Mal.

Edouard Thierry.



II

BAUDELAIRE ET LA CRITIQUE

(de 1880 à 1890)

Aux environs de 1880, il n'y a pas en France d'école ou de groupement poétique qui ne revendique Baudelaire. Ses multiples qualités l'accréditent dans les milieux les plus divers. Partout, il est glorifié sous l'un ou l'autre de ses différents aspects. Il s'est imposé aux Parnassiens, par son « écriture artiste » comme on disait alors, et son souci de la perfection. Coppée, le chef des intimistes, affirme s'en délecter :

> Lorsque pour étouffer son mal et sa colère
> Il se plonge dans les parfums lourds de langueur

et lui emprunte sa note élégiaque et plaintive. Ses *Tableaux parisiens* donnent le ton aux modernistes. Les poètes de l'école naturaliste, alors triomphante, s'autorisent de ses audaces. Les poètes du Chat noir (Rollinat, Émile Goudeau, etc.) exploitent sa verve macabre. Jean Richepin,

Maurice Bouchor, d'autres, à leur suite, accentuent sa touche brutale et ses orgies de couleur.

Trois poètes surtout s'en inspirent, à qui l'avenir réserve, dans l'histoire littéraire de cette fin de siècle, un rôle prépondérant :

1° Stéphane Mallarmé, qui a reçu le coup de foudre du sonnet des *Correspondances* et y conforme son esthétique;

2° Paul Verlaine, qui avoue Baudelaire pour son « plus cher fanatisme » et lui prend, par affinité, ses titres de « Poèmes Saturniens » et de « Poètes maudits » ;

3° Arthur Rimbaud, qui extrait des *Fleurs du Mal* sa strophe lyrique et les éléments de son Alchimie du verbe.

A cette époque, Baudelaire règne non seulement sur les lettres mais sur les Arts. A travers Rops, Gustave Moreau et le maître Rodin, il dispose de la faveur des ateliers. Chaque année, aux salons officiels comme aux expositions indépendantes, on le retrouve dans des œuvres peintes ou sculptées dont les *Fleurs du Mal* ont fourni l'argument.

En 1883, M. Paul Bourget dont la curiosité d'esprit toujours en éveil s'applique à noter tous les courants de sensibilité et les variations les plus subtiles de l'atmosphère morale ambiante, écrivait :

« Il est des éducateurs d'âme d'une précision d'enseignement plus rigoureuse que Baudelaire, Taine par exemple et Henri Beyle. Il n'en est point de plus suggestifs et qui fascinent davantage... Malgré les subtilités qui rendent l'accès de son œuvre plus que difficile au grand nombre, Baudelaire demeure un des éducateurs féconds de la génération qui vient. Son influence n'est pas aussi aisément reconnaissable que celle d'un Balzac ou d'un Musset, parce qu'elle s'exerce sur un

petit groupe; mais ce groupe est celui des intelligences distinguées; poètes de demain, romanciers déjà en train de rêver la gloire, essayistes à venir. Indirectement et à travers eux, un peu de ses singularités psychologiques pénètre jusqu'à un plus vaste public et n'est-ce pas de pénétrations pareilles qu'est composé ce je ne sais quoi dont nous disons l'atmosphère morale d'une époque? »

Entre temps, des écoles littéraires se fondaient en réaction les unes des autres, sans qu'aucune oubliât de faire appel à Baudelaire.

Si Baudelaire servait d'enseigne aux réalistes qu'il avait conquis par son relief et ses hardiesses, il apparaissait, au même moment, à leurs adversaires, par ses tendances mystiques, comme le refuge et le salut. On était las du Naturalisme triomphant. C'est vers Baudelaire que vont se tourner les esprits en mal d'Idéalisme. Il semble que ce fut à son adresse que venait d'être proclamée « la Faillite de la Science ». Le signal de la révolte partit du camp ennemi. Un transfuge des Goncourt et de Zola, l'un des familiers du grenier d'Auteuil, l'un des auteurs des *Soirées de Médan*, Huysmans, précipita avec *A rebours* la réaction symboliste. Baudelaire, après avoir été le chef des parnassiens, des brutalistes et des réalistes, préside à cette insurrection nouvelle des Muses et se voit sacré dieu du culte nouveau. Moréas dans le manifeste de l'École (*Figaro* du 18 sept. 1886) dit expressément : « *Baudelaire doit être considéré comme le véritable précurseur du mouvement poétique actuel.* » Ce manifeste suscita une polémique entre son auteur et le docte Anatole France.

Après un échange de vues courtoises, Moréas écrivait à son adversaire, avec lequel il n'avait pu se mettre d'accord :

« La plus prolixe controverse ne saurait aboutir. Vous admirez Lamartine, tout en estimant, j'aime à le croire, Baudelaire; et moi j'admire Baudelaire, tout en estimant Lamartine. L'ultime explication de nos dissidences est peut-être là. »

Cette lettre est du 7 octobre 1886.

En 1889, M. Maurice Barrès, préoccupé lui aussi du jeu des idées et porté, par tempérament, à l'analyse psychologique, écrivait en marge du journal de Baudelaire :

« Tandis que Benjamin Constant, pour s'émouvoir, avait besoin de désirer le Pouvoir et l'Amour, tandis que Sainte-Beuve ne fut lui que par ses disgrâces auprès des jeunes femmes, Baudelaire atteint à toucher Dieu par le seul effet de sa sensibilité, pour des motifs abstraits et sans intervention du monde extérieur.

... Ceux qui liront MON CŒUR MIS A NU, avec quelque pratique des habitudes solennelles de Baudelaire et avec la connaissance de l'intensité que prennent certaines préoccupations chez les malheureux troublés de vie nerveuse, discerneront aisément, sous les répétitions, sous les formules mystiques, la parfaite beauté de son cœur. »

On sait que vingt ans plus tard, dans sa réponse au discours de réception de Richepin (séance de l'Académie française du 18 février 1909), Maurice Barrès dira : « *Aujourd'hui encore je suis loin d'avoir échappé à l'emprise de Baudelaire.* »



III

BAUDELAIRE ET LA CRITIQUE

(de 1890 à 1900)

En août 1892, à l'instigation de Léon Deschamps, directeur de *La Plume,* un comité se forma en vue de l'érection d'un monument à Baudelaire dont l'exécution devait être confiée au maître Rodin. La présidence fut offerte à Leconte de Lisle qui remercia en ces termes :

« J'accepte avec reconnaissance le titre que veut bien m'offrir le comité qui s'est constitué pour élever un buste sur la tombe de Baudelaire.

J'ai beaucoup aimé l'homme et j'admire infiniment le poète. »

Le comité se composait comme suit :

Paul Bourget, Jules Claretie, François Coppée, Léon Deschamps, Léon Dierx, Anatole France, Stéphan George, Edmond de Goncourt, de Hérédia, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Maeterlinck, Stéphane Mallarmé, Léon Maillard, Henri Mazel, Louis Ménard, Catulle Mendès, Octave

Mirbeau, Jean Moréas, Charles Morice, Nadar, Prince Ourousoff, Vittorio Pica, Edmond Picard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean Richepin, Édouard Rod, Rodenbach, Aurélien Scholl, Emmanuel Signoret, Armand Silvestre, Stuart Merril, Sully Prud'homme, Swinburne, Laurent Tailhade, Auguste Vacquerie, Alfred Vallette, Paul Verlaine, Verhaeren, Vielé-Griffin, Émile Zola.

Nous avons là tout l'armorial des Lettres françaises. On voit en outre que l'Angleterre, la Belgique, la Russie, l'Italie, la Grèce, l'Allemagne, et même la République Américaine s'associaient à cet hommage dans la personne de représentants dûment qualifiés.

La correspondance échangée à cette occasion marque l'enthousiasme avec lequel, chacun, du plus illustre au plus humble, acceptait sa part de collaboration.

Qu'on en juge par ces extraits de lettres à Léon Deschamps :

« Je ne puis être que très fier de faire partie du comité. »

Émile Zola.

« J'accepte avec plaisir, heureux de manifester mon admiration pour Baudelaire. »

François Coppée.

« Comptez sur moi. Vous savez que j'ai été l'humble ami, que je suis le fervent admirateur de Ch. Baudelaire. »

Catulle Mendès.

« Je suis très flatté de l'honneur qu'on veut bien me faire et je l'accepte avec grand plaisir. »

Jean Richepin.

« J'ai beaucoup connu — j'ai beaucoup aimé — ce très agréable et satanique Baudelaire et je l'admire profondément, ce poète impeccable. »

Jules Claretie.

« J'ai été pendant quarante ans un des cinq ou six admirateurs de Baudelaire et je trouve très bon qu'on lui rende cet hommage tardif. »

Louis Ménard.

« Je vous remercie bien cordialement de l'honneur que vous me faites et de l'occasion que vous nous offrez de rendre hommage à Charles Baudelaire, le plus pur de nos maîtres et le père spirituel de notre génération. »

Maurice Maeterlinck.

« ... Merci d'avoir associé notre Belgique à cette œuvre. »

Edmond Picard.

« ... Je me chargerai, pour un si noble but, d'ouvrir une souscription en Italie où on garde toujours les plus grandes sympathies pour la France et pour son Art. »

Vittorio Pica.

« ... Une pareille entreprise est trop nécessaire pour que nous ne joignions pas tous nos efforts pour la faire réussir. »

Henri de Régnier.

« ... Baudelaire fut mon plus cher fanatisme. »

Paul Verlaine.

Mais il faudrait tout reproduire. Bornons-nous à ceci, sans négliger pourtant de dire que Mirbeau, qui s'était juré

de ne faire partie d'aucun comité, avait fait plier sa résolution en faveur de Baudelaire. Sa lettre se terminait par cet aveu intéressant :

« Rodin m'a souvent parlé d'un projet qui le hantait depuis le jour où il connut les *Fleurs du Mal*. C'était, en un grand monument, de symboliser l'œuvre du plus profond des poètes. Ce sera fait et ce sera beau. »

Parmi les plus empressés à apporter à ce projet l'appui de leur souscription on relève les noms de MM. Auguste Dorchain, Émile Gallé de Nancy, Xavier de Carvalho, André Vervoort, Ernest d'Hervilly, Francis Poitevin, Hugues Rebell, Arthur Bernède, Mathilde Sérao, etc.

Ainsi le nom de Baudelaire accomplissait ce miracle de réconcilier dans une admiration commune, idéalistes et réalistes, toutes les fractions ennemies de la République des Lettres. Il faisait communier, dans la même ferveur, des talents aussi opposés que le truculent Jean Richepin à la Muse outrancière et le noble Auguste Dorchain dont la Muse est décorée de pudeur. On sait avec quelle sûreté de goût, quel vif sentiment des nuances, ce dernier commentant, dans l'*Art des Vers*, l'un des plus beaux sonnets de Baudelaire, en avait souligné la puissance d'incantation.

Tout semblait marcher à souhait. Hélas! ici encore la malchance de Baudelaire opéra. La mort inopinée de Léon Deschamps anéantit brusquement ce geste ébauché de Justice. Jamais projet n'échoua si près du port.

Mais si le cortège du triomphe dut se disloquer sans

avoir achevé la route, il s'était ébranlé du moins avec magnificence. Rien n'avait manqué à ce lever de rideau d'apothéose. Pas même l'insulte derrière le char; pas même la consécration de l'outrage. M. Brunetière avait sifflé.

C'est à M. Anatole France qu'échut ce jour-là l'honneur de venger les Muses blasphémées. Il le fit avec éloquence. On aime à relire la péroraison de son vibrant plaidoyer :

« Baudelaire a senti l'âme du Paris laborieux. Il a senti la poésie du faubourg, compris la grandeur des petits et montré ce qu'il y a de noble encore dans un chiffonnier ivre :

Souvent à la clarté rouge d'un réverbère
Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,
Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux,
Où l'humanité grouille en ferments orageux,

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,
Buttant, et se cognant aux murs comme un poëte,
Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,
Épanche tout son cœur en glorieux projets.

Il prête des serments, dicte des lois sublimes,
Terrasse les méchants, relève les victimes,
Et sous le firmament comme un dais suspendu
S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.....

Cela n'est-il pas grand et magnifique et peut-on mieux dégager la poésie de la réalité vulgaire [1] ? Et remarquez, en passant, comme le vers de Beaudelaire est classique et traditionnel, comme il est plein. Je ne me résoudrai jamais pour ma part à voir en ce poète l'auteur de tous les maux qui désolent aujourd'hui la littérature. Les *Fleurs du Mal* sont et demeureront le charme de tous ceux que touche une lumineuse image portée sur les ailes du vers.

1. *Vie Littéraire*, 1891 (Calmann-Lévy).

M. Jules Lemaître, aussi, s'était rangé parmi les défenseurs de Baudelaire.

Avec cette aisance caustique, cette souplesse matoise, cet esprit d'à-propos qui le caractérise et qui transforme certaines de ses chiquenaudes en coups de massue, il avait trouvé le moyen de ruiner toute la machination de Brunetière, par cette simple remarque :

« Le Baudelairisme est bon, à son heure, pour nous consoler de Voltaire, de Béranger, et des esprits qui leur ressemblent. »

On ne pouvait mieux convaincre Brunetière, confit en Bossuet, de sa bévue et lui démontrer qu'il avait fait fausse route.

Le polémiste maladroit en fut pour sa courte honte. Il ne restait rien de sa diatribe. Je me trompe. Il en restait ceci (qu'il avait dit par mégarde) et qui se retournait contre lui :

« Les *Fleurs du Mal* demeurent le chef-d'œuvre de la poésie symboliste. »

Il en restait encore que le mot ancien d'Auguste Vitu reprit essor :

« Baudelaire est une pierre de touche. Il déplaît invariablement à tous les imbéciles. »

Si de l'appel de *La Plume*[1], il ne sortit pas de monument,

1. Un monument à Baudelaire, œuvre du sculpteur Jose de Charmoy, a été édifié, depuis, au cimetière Montparnasse. C'est une satisfaction d'attente qui ne

il en sortit un livre : *Le Tombeau de Baudelaire,* publié en 1896. Ce livre, luxueusement édité, contient en même temps que des documents rares et des commentaires curieux sur l'œuvre et la personnalité de Baudelaire, l'hommage écrit des Poètes :

Cueillons-y quelques-unes de « ces belles palmes toujours vertes qui gardent les noms de vieillir » :

console pas les admirateurs de Baudelaire de l'échec provisoire du monument Rodin qu'ils espèrent toujours.



LE TOMBEAU
DE CHARLES BAUDELAIRE



LE TOMBEAU DE BAUDELAIRE

SOUS L'ARBRE

Dans le jardin fermé, dès l'innocent outrage,
L'arbre ancestral étend ses bras insidieux.
Et le poète, au cœur profond, peuplé de dieux,
En esprit, rôde auprès du ténébreux ombrage.

L'archange intérieur, qui, tout bas l'encourage,
Le démon, qui parfois transparaît dans ses yeux,
Au secret des rameaux, dormant pareils entre eux,
Ont, dans son œuvre, ensemble admiré leur ouvrage.

Et, dans le vaste Eden de l'Art, autre univers,
Accru de siècle en siècle, aux seuils toujours ouverts,
Un labyrinthe appelle, épouvante et fascine.

Tout, couleur, hymne, encens, cri, frisson, le flambeau,
Liturgique ou maudit, l'autel ou l'officine,
Autour d'un nom magique, éclate en fleurs du Beau.

Léon Dierx.



A BAUDELAIRE

La Dame étrange et docte à qui tu murmurais,
Parce qu'elle savait être belle et se taire,
La douleur et l'orgueil de ton soin solitaire,
Et chaque soir, hélas ! plus mornes tes secrets,

En larmes, sur la dalle unie et sans degrés,
Qui marquait tristement le sol dépositaire,
S'est assise, des ans, avec leur ombre à terre,
Regardant croître l'if et grandir le cyprès.

La Poésie en deuil aime les tombeaux nus.
Mais l'heure, le réveil et les pas sont venus...
La cendre enfin tressaille au nom qui se diffuse ;

Et, pour sonner ta gloire à qui pleura ta mort,
Celle qui fut l'amante est maintenant la Muse
Qui d'un geste de bronze embouche un buccin d'or !

Henri de Régnier.



BAUDELAIRE

Les autres — c'est, dans nos Flandres épiscopales,
La bruine des carillons intermittents,
Gouttes de son, humbles concerts, couleur du temps,
Qui faufilent d'un peu de chant les brumes pâles.

Lui — le bourdon à la rumeur contagieuse,
En qui tout autre bruit s'absorbe, comme embu,
Comme englobé dans son sillage, comme bu
Par sa vaste musique épaisse et spongieuse.

La cloche de génie et qui fait violence
A l'air, vite oublieux des carillons légers,
Trop frivoles vraiment, vraiment trop passagers;

Le bourdon sonnant l'heure en tintement final...
Voix durable en l'espace, ô lui, l'Épiscopal,
Qui frappa comme à coups de crosses, le silence.

Georges Rodenbach.



A BAUDELAIRE

O Jardinier des *Fleurs du Mal*, ô Baudelaire,
Qui, des venins amers aux lys sombres cachés,
Sus tirer la liqueur exquise des péchés,
Pour consoler d'Adam la race séculaire;

Vigneron du coteau que mûrit la colère
Des soleils ténébreux sur la terre penchés;
Char des Icares morts sur les chemins cherchés,
Martyr dont le mépris des sots fut le salaire;

Chercheur du feu sacré des éternels enfers,
Qui plongeas dans l'horreur des abymes ouverts
Sous les pas chancelants des mornes destinées;

Je t'aime, ô contempteur des communs paradis,
Pour ta haine des dieux, ton amour des maudits,
Et ta grande pitié pour les femmes damnées.

Armand Silvestre.

21 nov. 1895.



A CHARLES BAUDELAIRE

Hugo régnant, quand tous n'étaient que son reflet,
Un soir, tu les quittas et leurs routes battues,
Pour t'en venir, puissant et seul, vers les statues
D'un art en marbre noir veiné de violet ;

Grandes, qui reposaient sous des roses funèbres,
Les bras en croix et les deux seins désenflammés ;
Ton regard clair toucha leurs pauvres yeux fermés
Et rénova leur âme en ces closes ténèbres,

Tu les ornas de ton orgueil, toi, le hanté
De vice et de terreur, d'amour et de prière,
Et les vêtis soudain d'une telle lumière
Qu'elles furent la Vie et ton Éternité.

Depuis, au long des jours de désir et de haine,
Dont les soleils couchants meurent au fond du cœur,
Celles que tu créas rêvent d'une douleur
Étrangement nouvelle et fervemment humaine,

Et crient au loin ton nom qui rayonne d'un feu
Céleste et souterrain comme une pierre ardente,
O poète ! qui retournas l'œuvre de Dante,
Et mis en haut Satan et descendis vers Dieu.

Émile Verhaeren.



A BAUDELAIRE

Plains-moi... Sinon, je te maudis!

Ch. Baudelaire.

Quand — hommage pieux — les poètes laurés
Jetèrent, tour à tour, leur plume sur sa bière,
Peut-être que, parmi ses clairs rêves dorés,
L'âme du vieux Spencer en a souri plus fière;

Mais toi!... toute la Gloire eût-elle pris ton deuil,
La Muse eût-elle dit ton haut panégyrique,
Ce lourd sommeil qui t'a prostré dans le cercueil,
Ne se fût pas troublé d'un rire sarcastique :

Dors, oublieux : l'Éternité n'est pas assez
Pour reposer ton cœur et ton âme lassés
De ce chemin de croix que tu semas de ronces,

Est-il un pèlerin des antres sans réponses
Qui, se penchant pour épeler ton nom si las,
Répète : Baudelaire! — et ne s'attriste pas!

Francis Vielé-Griffin.



IV

BAUDELAIRE ET LA CRITIQUE

(de 1900 à 1914)

DANS son rapport au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur le *mouvement poétique français*, de 1867 à 1900, rapport dont il fut officiellement chargé, à l'occasion de l'Exposition universelle, Catulle Mendès, après avoir reproché à Baudelaire de ne pas savourer le plaisir avec joie et l'avoir appelé « l'ivrogne d'un idéal sous-humain et surhumain », consent à écrire :

« Si l'on ajoute à l'originalité de son organisme spirituel, qu'il fut, prodigieusement, un chercheur du compliqué dans le rare ou le pire, un trouveur, entre les choses en apparence le plus opposées, de rapports jamais surpris, jamais guettés encore, un manieur du verbe et un artisan du vers, auquel, en notre âge romantique, aucun ne saurait être préféré ; on demeure, mystérieusement et douloureusement, charmé d'une œuvre tentatrice, cruelle et parfaite, qui n'avait pas eu d'exemple, n'aura point de similaire ; et quiconque a souci de la justice, doit vouer au génie, à l'Art de Baudelaire, une admiration sans réserve, admiration qui d'âge en âge, se perpétuera en s'agrandissant. »

En 1902 un critique ayant avancé que Victor Hugo était « toute la poésie et toute la pensée du XIXe siècle », M. Remy de Gourmont protesta dans le *Mercure de France*, en disant :

« De telles synthèses sont vraiment trop hardies. Est-ce que sans Vigny, Lamartine, Musset, Baudelaire, Verlaine et quelques autres, anciens ou récents, on a toute la poésie du siècle dernier? Je voudrais que l'on demandât à deux cents poètes d'aujourd'hui : Quel est votre Poète? On verrait... »

M. Édouard Ducoté, directeur de l'*Ermitage*, saisit la balle au bond et prit l'initiative de cette enquête.

Cent trente et un écrivains exprimèrent leur sentiment.

Les résultats proclamés dans le numéro de février 1902 établirent que les poètes les plus en faveur chez les jeunes étaient à ce moment, dans l'ordre des préférences :

Victor Hugo.
A. de Vigny.
Paul Verlaine.
Baudelaire.
Lamartine.
Musset.
Leconte de Lisle.
Mallarmé.
Albert Samain.

Voici comment quelques-uns des fervents de Baudelaire ont motivé leur choix au cours de cette enquête :

« Il est peut-être périlleux à notre mobilité d'esprit, d'affirmer une prédilection pour un poète plutôt qu'un autre. Mais il ne faut pas vingt-cinq lignes pour affirmer qu'aux yeux des vrais artistes, Victor

Hugo ne symbolise pas plus toute la poésie d'un siècle que Balzac n'en renferme toute la prose.

Qu'il reste le grand orgue des cathédrales auquel préludent les bruyants carillons de la réclame, soit ; mais ne suis-je pas libre, tout en l'admirant, de lui préférer le sanglot long des violons, la plainte du violoncelle ou l'ironie subtile et fière du roseau pensant?

La poésie n'exclut pas la vérité de ses attributs ; et un seul volume parfait rend plus de services à l'humanité qu'une édition nationale illustrée en soixante-douze tomes. Voilà pourquoi BAUDELAIRE est mon poète. »

ALCANTER DE BRAHM.

« ... Permettez-moi de nommer celui chez qui Victor Hugo lui-même a découvert « un frisson nouveau ». Celui qui, dans sa prose d'artiste, a deviné la suggestion d'Eugène Delacroix, la suprématie de Richard Wagner : ce critique-là sera mon poète : et, sans remords, je tiens à voter pour BAUDELAIRE. »

Raymond BOUYER.

... Les noms de Lamartine. Vigny, Musset feront toujours vibrer en moi des fibres filiales. Mais avoir su se créer une place du vivant même de ce géant : Hugo ; avoir si singulièrement préparé sa gloire, avoir recueilli tant de dédain, tant de haussements d'épaules, me font considérer CHARLES BAUDELAIRE comme le type du poète mort que je dois le plus vénérer. Je vote pour BAUDELAIRE.

Henry DE BRAISNE.

Par la quantité, le poids, Victor Hugo, incontestablement. C'est le Phare, mais « le phare de l'océan du non-sens » (Nietzsche) ; le « Monument » à l'intérieur duquel on ne trouve rien : en somme parmi les gens du XIXe siècle au service de la poésie, une prodigieuse bonne à tout faire qui a fait le plus gros de l'ouvrage, mais l'ouvrage le plus gros — cela dit avec une grande admiration.

Par la qualité et par tout ce qui est le contraire d'Hugo, BAUDELAIRE.

Je le retrouve toujours nouveau, toujours savant, toujours moderne, jamais anachronique et jamais épuisé.

Charles Chauvin.

... Nous hésiterions entre les figures vénérables de Vigny et de Stéphane Mallarmé, si le profond, multiforme et magnifique Baudelaire, en qui précisément tout son siècle se résume et qui ouvre un siècle nouveau (car tous ceux qui sont venus après lui et ceux qui viennent encore, datent de lui et « l'ont dans le sang »), si Baudelaire ne suffisait à combler notre esprit, notre cœur et nos sens.

F. Fagus.

S'il est téméraire d'affirmer que Hugo fut toute la poésie et toute la pensée du xix[e] siècle — il serait injuste de proposer un nom, à l'exclusion du sien, pour désigner le poète prépondérant de l'époque. Par l'universalité du lyrisme — dans son œuvre poétique énorme; ses romans *Notre-Dame de Paris, les Misérables, l'Homme qui rit;* sa critique : *William Shakespeare;* ses drames : *les Burgraves, Hernani* — il occupe le premier rang. Le monde d'images qu'il a créées donne le plus complet exemple de la force du génie appliqué à l'expression intégrale de soi-même.

Or l'artiste exerce une influence d'autant plus vaste qu'il consent davantage à s'abstraire, au profit d'idées générales. Ce principe explique ma prédilection pour Baudelaire, beaucoup plus capable de s'adapter à des tempéraments très divers, par son intelligence précise des idées, des sensations et des mots.

L'œuvre de Victor Hugo est un musée où l'on pénètre toujours avec une émotion religieuse. On y est saisi d'admiration. On en sort l'imagination éblouie par la richesse des couleurs, la sonorité d'un vocabulaire surabondant et la prodigieuse variété du spectacle, mais le merveilleux charme cesse avec le contact.

L'enseignement de Baudelaire persiste, par une continuelle répercussion de sa pensée et la puissance de la forme stricte qui l'impose aux méditations.

Charles-Henry Hirsch.

Selon moi, Baudelaire a écrit les plus beaux vers de la langue française et je le préfère à Victor Hugo. Baudelaire est l'anneau qui relie et continue la chaîne des poètes français qui part d'Eustache Deschamps pour aboutir à Verlaine en passant par Villon, Ronsard, La Fontaine et Musset.

Jehan Rictus.

Mon poète n'est peut-être pas toute la poésie et la pensée du XIX[e] siècle.

Mais il parle à mon cœur, il vibre à l'unisson de mes douloureuses pensées. C'est une lyre lointaine et triste, parfois amère. Elle me vient des confins du monde pour émouvoir mes solitaires songeries.

Et peu m'importe qu'il y ait plus lyrique ou plus historique ou plus humain. L'harmonie de nos deux âmes évoque toute l'harmonie.

Celui-là c'est *Charles Baudelaire*.

Léon Riotor.

Jean Lorrain et Frédéric Saisset donnaient encore, dans cette enquête, la palme à Baudelaire. M. Francis de Croisset voyait en lui le poète de « la volupté ». D'autres, comme Albert Clouart, Edouard Ducoté, André Fontainas, Ernest Gaubert, Charles Le Goffic, Anatole Le Bras, Georges Le Cardonnel, Henri Mazel, Louis Mercier, Yvanhoé Rambosson, Rollinat, Fernand Séverin, Emile Verhaeren, Jean Viollis, Emmanuel des Essarts, l'avouaient pour leur poète de prédilection... à certaines heures et, partagés entre diverses influences, n'osaient lui vouer un sentiment exclusif.

Baudelaire ne vient qu'en quatrième rang, mais les résultats lui eussent été peut-être plus favorables encore, si cette enquête eût disposé d'une publicité plus étendue

et si un grand nombre de littérateurs eussent été pressentis. Elle demeura ignorée de beaucoup. Il n'en est pas moins instructif de voir qu'on donnait à Baudelaire, dans les milieux avancés et chez les militants de la plume, le pas, non seulement sur Lamartine et Musset qui, à vrai dire, y furent toujours très discutés, à cause de leur négligence de forme, mais encore sur Mallarmé, si goûté, qu'il avait été élu, le 1[er] février 1896, prince des poètes français.

Ajoutons que Nadar disait tenir d'un directeur d'agence de découpures de journaux « *que le nom de Baudelaire revenait aussi fréquemment sous les yeux de ses enquêteurs que ceux de Hugo, de Musset et de Napoléon* ».

Ce propos qu'il a consigné dans ses *Souvenirs* et qui lui aurait été tenu aux environs de 1911, montre qu'à cette date, assez récente, Baudelaire retenait toujours l'attention.

Quelques citations viendront à l'appui de cette affirmation :

> Baudelaire poète admirable fut aussi un sévère humaniste et un parfait logicien.
>
> R. DE BURY.

> Baudelaire a chanté la seule passion que le XIX[e] siècle pût éprouver avec sincérité : le Remords.
>
> CLAUDEL.

> Baudelaire est le poète le plus humain que nous ayons eu. Avec Vigny et avec Verlaine, il est celui qui a exprimé le plus intensément, le plus douloureusement aussi la navrance inguérissable et la névrose déprimante de l'âme moderne.
>
> Charles COUSIN.

Baudelaire, l'un des cinq ou six grands poètes du XIXe siècle, est peut-être supérieur encore comme prosateur. Bien plus que Gautier il fut l'impeccable : la fierté froide de son style hautain et sûr est unique dans la littérature française. Il est le maître par excellence de tous les esprits qui ne se sont pas laissé contaminer par le sentimentalisme.

Remy DE GOURMONT.

Non seulement Baudelaire fut un poète original et admirable, égal aux plus grands, avec je ne sais quoi d'une saveur captieuse et d'un tour magnifique, un linguiste excellent, mais encore un esprit qui eut, si l'on peut dire, de l'architecture. Les parties s'en correspondent et, outre que les assises en sont solides, l'édifice est parachevé par une ornementation délicate et imprévue qui l'enjolive et le parfait.

Henri DE RÉGNIER.

Il semble que Baudelaire ait prévu son propre cas quand il écrivit : « Les Nations sont comme les familles ; elles n'ont de grands hommes que malgré elles ». En effet, il est surprenant de penser qu'on le conteste encore, que les critiques le dénaturent, que les anthologies le négligent, qu'on le tient, tout au plus, pour un poète étrange, malsain, stérile en tout cas. Mais l'opinion finale sera de le mettre enfin au premier rang, où règnent Lamartine et Victor Hugo, qu'on cite toujours en l'omettant. L'œuvre de ceux-ci fut en horizon ; le génie de Baudelaire est en profondeur.

Georges RODENBACH.

Dans mon admiration, Victor Hugo tient toute la place. S'il me laissait un coin de libre, je me dépêcherais d'y fourrer Baudelaire.

Jules RENARD (lettre à E. R.).

C'est toute notre âme avec la violence insoupçonnée de ses amours diverses que Baudelaire nous a rendue à nous-même sensible. Il est possible que le don soit lourd et qu'il faille du courage pour le sup-

porter. Cette poésie ne rassure pas; elle ne verse pas d'illusions. Mais elle s'adresse à ceux pour qui rien n'est plus beau que de connaître son cœur, que de le sentir peser en soi. Souvent j'écouterai la voix de cet ange savant et désespéré.

Jacques Rivière.

Wagner et Baudelaire, voilà peut-être, les deux hommes qui ont le plus pesé, qu'on le sache ou non, sur l'art de poésie en ces dernières années.

André Suarès.

Au même titre que Balzac et Delacroix. Baudelaire fut un novateur. Le rayonnement de son génie éclaira toute la littérature de la fin du dernier siècle.

L'irrésistible attraction qu'exerça Baudelaire sur les imaginations, vient surtout de ce qu'il traduisit avec une intensité sans égale les intimes besoins, les aspirations cachées des hommes de son temps. Son intelligence lucide lui permit d'apercevoir à travers les laideurs et les artifices, côtoyant le mal qui régnait en maître, dans la société, les nostalgies d'idéal, les soifs de rêve, les efforts désespérés et vains tentés vers le bonheur. Et de la crise morale qui résultait de ce désaccord entre le milieu et les êtres, il fit la plus complète et la plus cruelle des analyses.

Gaston Syffert.

N'oublions pas que MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut ayant publié à la librairie Michaud, un livre sur Baudelaire où ils avaient épuisé tous les documents connus le concernant, résumaient ainsi leur impression :

« Oui, s'écriait Asselineau, ce grand esprit fut en même temps, un bon esprit; ce grand cœur fut aussi un bon cœur. »

Pour nous qui venons d'écrire sa vie, sans taire quoi que ce soit de ses bizarreries, de ses travers, de ses excès, de ses excentricités

de toute sorte, nous ne voyons rien qui puisse être de nature à infirmer le jugement qu'Asselineau portait devant la tombe encore ouverte de l'auteur des *Fleurs du Mal.*

En 1914, l'aristocratie lettrée veillait avec tant de sollicitude sur la mémoire de Baudelaire, que M. Fernand Vanderem jugea le moment opportun de lancer contre Sainte-Beuve (coupable de n'avoir pas, bien qu'il y fût à bon droit sollicité de tous côtés, trouvé le temps de consacrer à Baudelaire, l'un de ses innombrables feuilletons), une double accusation d'incompétence et de mauvaise foi. Il est de fait que le silence obstiné de Sainte-Beuve à l'endroit de Baudelaire (à part une lettre équivoque et quelques lignes insipides) est fait pour étonner, quand on sait que les deux hommes entretenaient des rapports étroits et constants. Baudelaire avait lu, sur les bancs du lycée, les poésies de Sainte-Beuve. Avec son flair avisé, il avait su démêler, dans ce fatras, les éléments d'une esthétique neuve. Il ne faut pas se dissimuler qu'il y eut, à ses débuts, chez Sainte-Beuve, en virtualité, un génie poétique de premier ordre qui n'est jamais parvenu, avec l'âge, à se réaliser, faute, peut-être, d'ingénuité. En dépit des incertitudes et des bégaiements, Baudelaire avait entendu l'appel de Joseph Delorme à la hardiesse et à l'originalité. Il avait prêté à ces productions hâtives et médiocres pour la plupart la flamme de son jeune enthousiasme. Il en était demeuré ébloui et troublé. Il savait gré à leur auteur de l'avoir révélé à lui-même. Il lui en voua toute sa vie une filiale affection, une ferveur religieuse et attendrie. Ce n'est pas par

vice d'intelligence (il en avait à revendre) que Sainte-Beuve a méconnu Baudelaire, c'est par vice de caractère. Il ne se consolait pas de n'avoir pu mener à maturité ses dons de lyrisme, d'être resté un poète mort jeune. De là son aigreur et sa jalousie contre tous les poètes du temps : Lamartine, Hugo, Gautier, Vigny, Musset. De là son attitude retorse et cauteleuse vis-à-vis de Baudelaire dont il acceptait les prévenances et les attentions sans la moindre velléité de retour et auquel il ne cessait de prodiguer (notamment lors de son procès et de sa candidature académique) de pernicieux conseils sous couleur de le servir. Baudelaire affectait de n'en rien voir. N'a-t-il pas dit? :

Tous les êtres aimés
Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés.

Ce n'était pas du Baudelaire minable et présent, du famélique repris de justice, dont l'absolu potentat de lettres, l'influent académicien, l'hôte choyé de Saint-Gratien, pouvait prendre ombrage; c'était du Baudelaire posthume dont il pressentait le rayonnement. Il sentait d'instinct que la postérité donnerait à Baudelaire, dans le mouvement lyrique du XIXe siècle, la place importante (et pourquoi pas prépondérante ?) qu'il avait ambitionné d'y occuper lui-même. M. Fernand Vanderem ne s'y est pas trompé. Voilà pourquoi malgré les observations de M. Paul Souday, le judicieux chroniqueur du *Temps*, Sainte-Beuve ne peut sortir qu'à son préjudice de ce dilemme : Ou il s'est mépris sur la valeur de Baudelaire et c'est pour le critique, l'aveu de

son incompétence, ou il a essayé d'étouffer la réputation naissante de l'auteur des *Fleurs*, et c'est l'accusation plus grave, pour l'homme, d'une manœuvre déloyale.

Il y a, d'ailleurs, dans la plupart de nos gestes, une valeur symbolique, et Sainte-Beuve en empruntant le pseudonyme de *Delorme* à la *Marion* de Victor Hugo, semblait déceler, sans y prendre garde, le mauvais côté de sa nature passionnée et sournoise, avide de gloriole, accessible aux bas calculs et aux mesquines jalousies. Il ne gardait même pas la particule du nom, par dédain du vœu qu'elle implique d'obligeante splendeur.





V

BAUDELAIRE ET LA CRITIQUE EN 1917

Que Baudelaire ait pu se maintenir actuel et présent, jusqu'en 1914 — cela dépasse déjà les bornes de l'ordinaire, tant le goût public est versatile. Admirer longtemps est un héroïsme dont peu de gens sont capables. Le Génie reste, mais la façon dont on l'honore a ses défaillances. Les dieux eux-mêmes connaissent l'inconstance des hommes. Leur culte a ses retours. Ronsard fut oublié le lendemain de sa mort pour Desportes que Malherbe détrôna. Saint-Amand fut décrié par Boileau, que les générations suivantes envoyèrent rejoindre Cotin, dans les oubliettes du mépris. Pendant cent ans, on organisa la conspiration du silence autour des comédies de Molière. Le mot d'ordre, sous la Restauration, était d'écraser l' « Infâme Voltaire ». Les romantiques traitaient Racine de polisson. Lamartine forçait ses admirateurs à renier

Lafontaine. Ce fut toujours une élégance, dans certains milieux raffinés, que d'affecter de se déplaire aux sonorités de Victor Hugo. Quel règne plus court que celui des Parnassiens qui écrivaient encore lorsque Remy de Gourmont lança contre eux l'excommunication, au nom des symbolistes?

Les idées changent. L'opinion évolue. Un nouvel idéal, une réaction classique, commençait à se faire jour. Déjà Moréas, reconquis par Lamartine, qu'il avait longtemps sacrifié à Baudelaire, laissait échapper cet aveu :

J'ai beaucoup aimé les *Fleurs du Mal,* pendant mon adolescence et ma toute première jeunesse. J'admire toujours Baudelaire et ne le relis jamais. Ses préoccupations comme ses épithètes me gênent à présent jusqu'à l'angoisse : une angoisse physique. Baudelaire est un vrai artiste comme nous l'entendons aujourd'hui, ou plutôt comme on l'entendait il y a quelques années. Allons, c'est un grand artiste, tout simplement, c'est même un grand poète... ce n'est pas un pur poète.

Il y a sous cette appréciation sévère une part d'éloges assez belle encore pour que nous n'éprouvions aucune gêne à la reproduire. Et d'ailleurs, nous sommes de ceux qui appellent la discussion autour de Baudelaire, persuadé qu'elle ne peut tourner qu'à son profit. On l'a vu par la diatribe de Brunetière qui souleva un tel orage de protestations indignées que le renom de Baudelaire, qu'il voulait ébranler, s'en trouva singulièrement fortifié. Brunetière avait été le seul opposant de marque. Peut-on vraiment tenir compte de l'hostilité de vagues polygraphes, d'individualités fantômes? Que pèse, au regard de tant d'adhé-

sions éblouissantes, l'avis d'un certain Maurice Leblond écrivant, de Baudelaire : *C'est un fort méchant Poète.* (Revue Naturiste, 1900)?

On pouvait dire l'opposition désarmée. Elle n'osait plus se faire jour par peur du ridicule et ne s'employait plus qu'à des malices sournoises : évinction des *Fleurs du Mal* des bibliothèques municipales, suppression du nom de Baudelaire des manuels classiques et du catalogue de certaines librairies. Cela n'empêchait pas les éditions des *Fleurs du Mal* de se multiplier ni le nom de Baudelaire, de sonner, de jour en jour, plus haut et plus fort.

Voilà ce que Baudelaire représentait naguère encore, mais que représente-t-il aujourd'hui?

La guerre est venue bouleverser nos idées et nos sentiments, et creuser le fossé entre hier et demain. L'adversité, en éveillant nos défiances, semblait devoir porter, dans l'opinion commune, à la poésie nouvelle en général, et à Baudelaire, en particulier, un coup fatal. C'est pour élucider ce point que nous avons cru devoir interroger ceux de nos contemporains qui ont qualité pour parler au nom d'un parti, d'un groupe, d'une école.

M. Edmond Rostand qui, par l'éclat de son talent et le retentissement de ses triomphes, s'imposait tout d'abord comme oracle, s'est, avec infiniment de bonne grâce, récusé. L'instant était mal choisi. Nous nous en doutions un peu, mais, comme dit Renan, on ne peut empêcher les siècles d'avoir cent ans. Il ne dépend pas de nous de reculer

l'échéance des cinquantenaires. Nous nous sommes alors tourné vers l'autre coupeau du Parnasse, dévolu au délicieux lyrique, Paul Fort, prince des poètes. Sa réponse tardant à venir, nous étions près d'interpréter son silence comme un désaveu, lorsque avisé de notre méprise : « *Erreur! Erreur!* s'écria-t-il. *Je ne désavoue pas Baudelaire... Ah! mais non! puisque je le tiens pour un des plus grands lyriques de tous les siècles... Je viens même d'écrire un Avant-Propos à cette Anthologie que la* Feuille littéraire *va publier. Or, j'y exprime une très fervente admiration.* » Le prince des poètes est mobilisé. Il avait donc mille bonnes raisons de différer, et c'est à nous de nous excuser d'avoir pu douter de sa Foi.

Nous ne pouvions négliger M. Auguste Dorchain, héritier testamentaire de Sully Prudhomme, qui fut hier président de la Société des Poètes Français et qui, demain, sera de l'Académie française. M. Auguste Dorchain nous a opposé une question de moralité. Cela fait honneur à ses vertus d'homme privé, mais le critique qui a si bien parlé jadis de Baudelaire et le poète si sensible à la magie des accords ne doivent-ils pas protester, tout bas, en lui, contre une accusation, somme toute, si mal fondée et qui ne peut provenir que d'un malentendu? Oublie-t-il que les *Fleurs du Mal* ont reçu l'hospitalité de la grave *Revue des Deux-Mondes?* Oublie-t-il que M. Jean Aicard, qui ne passe pas précisément pour un agent de démoralisation, s'est fait honneur de présider l'inauguration du monument Baudelaire au cimetière Montparnasse en octobre 1902 —

ce n'est pas si loin — et qu'il trouva juste que Baudelaire fût glorifié en sa présence par les discours de MM. Armand Dayot, Maurice Quentin et par les vers de M. Adolphe Lacuzon, lesquels sont tous gens fort honorables? Si la majorité des poètes s'était abstenue, ce jour-là, c'était pour protester contre l'excès de laideur du monument, mais il y avait pour représenter la Poésie MM. Maurice Magre, Crinon et Maurice du Bos, dont la saine littérature, grâce à Dieu, n'a pas à s'offusquer.

M. Paul Bourget qui considère, après Pascal, que le principe de la morale est de bien penser et qui s'y applique, nous invite, présentement, à renoncer aux « idéologies transcendantes et mensongères », ce qui nous porte à craindre qu'il ne fasse du reniement de Baudelaire l'une des conditions de la réforme intellectuelle qu'il préconise.

M. Maurice Barrès n'hésite point à nous mander qu'il approuve résolument que nous rééditions ce qu'il écrivait jadis à la louange de l'auteur des *Fleurs*. De même, M. Henri de Régnier consent à lui renouveler son applaudissement d'antan, et le haut lyrique Frédéric Plessis, l'érudit commentateur de Virgile, ne fait aucune difficulté de nous manifester la part d'admiration qu'il professe à l'endroit de Baudelaire. Ainsi le monde officiel, académique, universitaire, se trouve avoir collaboré à notre hommage.

Mais n'est-ce point se montrer injuste à l'égard de M. Paul Bourget que de le supposer enclin à renier Baudelaire? M. André Gide, en lui dédiant les pages substan-

tielles qu'il vient d'écrire, pour l'édition Pelletan, des *Fleurs du Mal*, semble nous démentir.

M. André Gide, après avoir souligné que la *Forme est la raison de l'œuvre d'Art*, insiste sur ce qui constitue la nouveauté, l'apport essentiel de Baudelaire; apport si considérable qu'il n'hésite pas à lui reconnaître, dans l'ordre lyrique, l'importance qu'eut, en chimie, la découverte du radium. Ici et là, toutes les notions antérieurement acquises s'en trouvèrent bouleversées, tous les anciens cadres, modifiés.

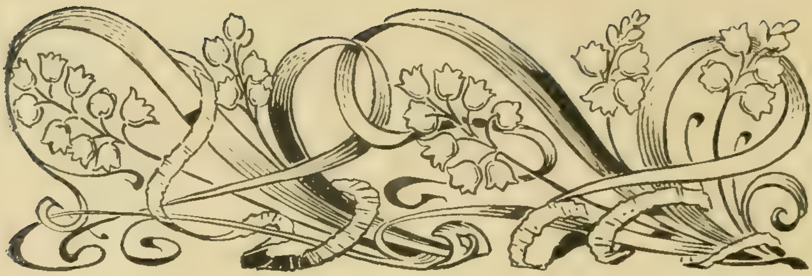
« *Baudelaire*, dit M. Gide, *a découvert l'antithèse; l'antithèse non plus seulement extérieure et verbale, procédé d'Art à la manière de Hugo, mais loyale. L'antithèse éclôt spontanément dans ce cœur catholique, qui ne connaît pas une émotion dont les contours aussitôt ne s'évadent, que ne double aussitôt son contraire, comme une ombre, ou mieux : comme un reflet dans la dualité de ce cœur. C'est ainsi que partout en ses vers, la douleur reste mêlée de joie, la confiance de doute, la gaîté de mélancolie et qu'il cherche inquiètement, dans l'horrible, un tempérament de l'Amour.* »

Ainsi M. André Gide, l'un des apôtres de la Foi nouvelle, nous est garant que Baudelaire demeure toujours la préoccupation de l'élite. Il prétend même que ce n'est que d'aujourd'hui que son œuvre a pris son véritable sens et nous livre « ses trésors les plus radieux ».

Sans doute a-t-il raison. Voici, pour renforcer l'opinion que Baudelaire est toujours « agressivement vivant », ins-

crites dans l'ordre alphabétique, quelques adhésions qui nous sont parvenues, signées d'écrivains émérites, appartenant à trois générations différentes et de tendances essentiellement diverses.





BAUDELAIRE

« ... On peut mettre Baudelaire au rang non seulement des grands poètes français, mais des plus grands poètes universels. Il peut toujours nous apprendre qu'une attitude élégante n'est pas du tout incompatible avec une grande franchise d'expression.

Les *Fleurs du Mal* sont à cet égard un document de premier ordre.

La liberté qui règne dans ce recueil ne l'a pas empêché de dominer, sans conteste, la poésie universelle de la fin du XIXe siècle...

De cette œuvre, nous avons rejeté le côté moral qui nous faisait du tort, en nous forçant d'envisager la vie et les choses avec un certain dilettantisme pessimiste dont nous ne sommes plus les dupes.

Baudelaire regardait la vie avec une passion dégoûtée qui visait à transformer arbres, fleurs, femmes, l'univers tout entier et l'art même en quelque chose de pernicieux.

C'était là sa marotte et non la saine réalité.

Toutefois, il ne faut point cesser d'admirer le courage qu'eut Baudelaire de ne point voiler les contours de la vie.

Aujourd'hui, ce courage serait le même.

Les préjugés vis-à-vis de l'art n'ont cessé de grandir et ceux qui osent s'exprimer avec autant de liberté que le fit Baudelaire dans les *Fleurs du Mal*, trouvent contre eux, sinon l'autorité judiciaire, du moins la désapprobation de leurs pairs et l'hypocrisie du public.

Le retour vers l'esclavage, que l'on décore de nos jours du nom de liberté, a déjà eu pour premier résultat, en ce qui touche les lettres (particulièrement en horreur à l'état de choses qui se décide) de supprimer l'élite indépendante et par conséquent toute critique digne de ce nom, et le peu qu'il en reste n'oserait pas parler aujourd'hui des *Fleurs du Mal*.

S'il ne participe plus guère à cet esprit moderne qui procède de lui, Baudelaire nous sert d'exemple pour revendiquer une liberté qu'on accorde de plus en plus aux philosophes, aux savants, aux artistes de tous les arts, pour la restreindre de plus en plus, en ce qui concerne les lettres et la vie sociale.

L'usage social de la liberté littéraire deviendra de plus en plus rare et précieux.

Les grandes démocraties de l'avenir seront peu libérales pour les lyriques. Il est bon de planter très haut des poètes-drapeaux comme Baudelaire.

On pourra les agiter de temps en temps afin d'ameuter le petit nombre des esclaves encore frémissants. »

Guillaume Apollinaire.

Sous ses dehors de croquemitaine futuriste dont l'insolence indispose l'opinion vulgaire, Guillaume Apollinaire dissimule une âme ingénue et sentimentale qu'apprécient ceux qui ne se laissent point duper par les apparences. C'est un cœur triste, au fond, désabusé d'avoir fait trop tôt le tour des choses, et qui cherche à s'étourdir avec l'ivresse des mots et la turbulence des images. Il a suivi l'école de Rabelais. Il ne mâche pas le mot cru à l'occasion et il habille les vérités de paradoxes (quand elles sont désagréables), pour les mieux pousser dans le monde. Ainsi, les fous jadis avaient seuls licence de faire la leçon aux rois. Avec son masque de bouffon, Apollinaire est en possession de faire la leçon à l'Hypocrisie, à l'Ignorance et à la Sottise, ces Majestés toujours régnantes. C'est encore, bien qu'il s'en défende, un écrivain de tradition. Je n'en veux pour preuve que son dernier livre le Poète Assassiné *qui l'apparente aux conteurs du* XVIIIe *siècle. Guillaume Apollinaire a réédité à l'*Édition *nombre d'anciens livres curieux. Il est l'auteur d'un volume de vers* Alcools *déjà paru et d'un autre à paraître :* Calligrammes.



« Baudelaire me fait du mal et du plaisir comme ce qui est agressivement vivant. Peut-on l'être autrement? Vivre c'est blesser l'un, consoler l'autre et c'est rester sur le carreau, souvent : ce que fait Baudelaire. Je sens bien qu'il est le plus frère de mes frères, lui ce « cruel malade »! Il me plaît tant que je lui passe tout, même d'avoir envenimé la conscience déjà si tourmentée.

Il fait si bien tout le mal qu'il me fait que je souris à l'élégant tortionnaire en regrettant de ne plus croire à la gravité du blasphème. Les bons chrétiens de ce matin, qui piaffent moins, désobéissent davantage, à commencer par les Claudel, les Francis Jammes. Baudelaire est venu pour dire qu'on n'était pas décidément un grand poète sans passer par le Christ, ou sans en revenir; jusqu'à ce brave Maeterlinck tout oint de l'onction baptismale qui, dans le livre de la *Mort*, fait son petit païen. Moi qui cesse de respecter ce que j'admire, je dirai que Baudelaire est mon flirt, car lui sut du moins qu'il était parti de son seul grand Opposant : Jésus.

Puis Baudelaire est triste somptueusement, marque royale. Il a senti que le bonheur c'est l'infamie, et qu'on n'était « heureux » qu'en marchant sur des corps. Il n'eut donc pas « l'estomac » d'être heureux, et combien je l'en félicite! Il vient pour saccager les cœurs béats, et ainsi il fait œuvre pie.

Il a cette grâce de l'homme, très enfantine et délicate, qui vous insulte aussitôt qu'elle a plu. Dans son accoutrement de lord, il est français comme un démon; il est neuf et plaisant comme la passion : sa précision me hante et les meilleurs de nous lui doivent quelque chose. Il a montré que la passion c'est le lynx. Baudelaire? c'est le plus beau de mes mariages d'amitié. S'il ne put être autant infidèle que moi, il l'a bien plus durement essayé. »

AUREL.

Madame Aurel s'est imposée à l'attention par une œuvre déjà considérable, où l'on trouve, comme dit M. Émile Faguet, des mots dignes d'un directeur de conscience et de grand Poète. Ses livres (Le Couple — La Semaine d'Amour, — Les Saisons de la Mort. *pour ne citer que les principaux) témoignent d'une intelligence subtile, toujours en éveil, et d'une rare originalité. Mme Aurel a réhabilité le Féminisme en lui assignant sa voie naturelle et son légitime champ d'expériences : le Cœur. Son apostolat s'exerce dans l'ordre affectif. Elle fait sa spécialité de résoudre les conflits de sentiment. Armée des seules lumières de l'intuition, elle a créé une métaphysique de l'Amour, à qui elle restitue son véritable caractère : le don d'intensité. Sa pensée reste si femme qu'elle s'affirme sans jamais se livrer. Ses paroles, prononcées à mi-voix, ne s'adressent qu'aux oreilles attentives, mais ceux qui les perçoivent, s'en émeuvent comme d'un aveu douloureux ou d'une pathétique confidence. Mme Aurel accomplit ce miracle de se mouvoir en pleine abstraction, en pleine algèbre psychologique, sans rien perdre du sourire ni des grâces de son sexe et de puiser dans sa fureur d'indépendance, le goût de se dépenser en dévouements quotidiens.*



« Baudelaire :

C'est pour les cœurs mortels un divin opium !

Il ne serait pas besoin vraiment d'en dire davantage, pour peu que l'on voulût bien donner aux mots le « sens plus pur » dont parla Mallarmé, c'est-à-dire, dépasser leur sens pour atteindre leur âme.

Allons cependant un peu plus loin :

En une matière dont la qualité n'a jamais été égalée par aucun poète, d'un ciseau patient ensemble et passionné, dont on peut bien dire que même les imprécisions attestent

la science suprême, Baudelaire a sculpté l'un des moments les plus tragiques de cet « ardent sanglot qui roule d'âge en âge », monument hautain et pourtant pitoyable dont la durée sera celle de la souffrance humaine.

Baudelaire a chanté la Beauté « dur fléau des âmes » et leur viatique cependant, l'Art, l'Amour, la Mort, la Bonté aussi, les seules choses qui, pour ceux dont les lèvres n'ont pas sucé le lait puissant de la Science, donnent de l'accent à la vie — et cette musique aux dissonances chargées de mystère, se prolonge, sur nos cordes intérieures, en des frémissements, dont on ignore à la vérité si c'est douleur qu'ils nous apportent ou volupté, mais dont on sait bien, par des signes qui ne trompent pas, qu'ils finissent par mêler leurs ondes avec celles de notre vie profonde qui, quand elle ne peut plus jouir, veut au moins souffrir pour échapper à la sensation affreuse du néant, à la tristesse entière.

Cette tristesse transcendentale qu'aucune contingence terrestre ne peut accroître ou diminuer, elle est, depuis la disparition des dieux et la diffusion scientifique, inéluctablement attachée à tout être qui pense. C'est un démon familier qu'on ne tue pas — mais qui tue si on lui refuse la nourriture qu'il réclame, diverse selon les tempéraments, travail, sensualité, ambition, dévouement à une idée, etc.

Pour l'homme moderne que hante, malgré tout rationalisme,

Des cieux spirituels l'inaccessible azur

et qui en même temps est « brûlé » par l'amour du Beau,

ce n'est que dans Baudelaire, et nulle part ailleurs, non, pas même dans le grand Vigny à la main trop souvent défaillante — qu'il trouvera le pur aliment de silence et d'orgueil, le seul qui convienne à sa déréliction, à sa résignation désespérée — la seule nourriture littéraire digne de sa tristesse. »

Karl Boès.

C'est M. Karl Boès qui a succédé, en 1900, à Léon Deschamps comme directeur de La Plume *et ainsi il s'est mérité une place à part dans l'histoire de la Poésie et de l'Art français. On sait l'importance de* La Plume *qui, fondée en 1889, déchaîna, suivant M. Florian Parmentier, « l'un des plus beaux enthousiasmes dont la jeunesse littéraire ait donné l'exemple ». M. Karl Boès prêta à cette revue une distinction de ton et une noblesse de tenue qu'elle n'avait jamais connues. Il y apporta un élément neuf, étranger, et l'épura de trop d'afflux hétéroclite. Avec Deschamps* La Plume *était éclectique. Elle devint avec Karl Boès uniquement la « Défense et l'Illustration du mouvement idéaliste ». C'était jadis un cabaret ouvert à tout venant. Ce fut désormais, un salon où n'étaient admis que des écrivains de race. Léon Deschamps était un vulgarisateur jovial, un publiciste plein d'entrain. Karl Boès s'affirmait esthète hautain et raffiné poète. Dans les* Portraits du Prochain siècle *parus chez Girard, en 1894, Henri Mazel comparait Karl Boès à un « seigneur de la cour des Valois ou encore à un jeune lord, violent et froid, se souvenant qu'il est normand de vieille roche et frère de ceux qui partirent jadis avec le Conquérant ».*

Karl Boès a publié un livre de vers, les Opales, *dont le même Henri Mazel vante « le dessin pompeux et ferme et l'éclat vigoureux ».*



« Il ne s'agit pas, n'est-ce pas, de Baudelaire; mais de nous.

Beaucoup, parmi nous, ont changé. Ils ne considèrent plus comme un dogme la laideur de la Tour Eiffel. Elle les émeut à l'égal d'un *mastaba*. Leur art, à travers la hardiesse de leurs essais, montre un besoin de solidité, d'architecture. L'esthétique du vermicelle, qui leur était agréable en 1900 ne les amuse plus. 1900, 1880, 1830, époques dont ils se voient également éloignés. Ils se sentent étrangers aux maîtres symbolistes, qu'ils admiraient à vingt ans, faute de mieux pensent-ils aujourd'hui.

Se sont-ils détachés de Baudelaire? Ainsi Baudelaire a-t-il *vieilli* (car un poète est vieilli, comme une femme, seulement quand il n'est plus aimé).

La réponse à cette question est : non.

Baudelaire a conduit le vers français à la perfection (et c'est pour cela qu'il est le plus difficilement accessible de nos poètes : on comprend Mallarmé avant d'aimer Baudelaire). Or, c'est de la perfection que veulent partir les hommes dont je parle. Il le leur permet, s'ils ont les ailes assez puissantes.

Baudelaire est un maître solide. Leur besoin de construction et de rythme goûte la plénitude dans ses poèmes.

Baudelaire n'est pas artificiel. Eux non plus. Ni guivres. ni alérions, ni évanescences, chez lui. Ni chez eux. Son amour du « Là-bas », ses rêves épicés d'exotisme, ce sont des sentiments profonds, et ils les éprouvent toujours. Avec plus de volonté cependant, car ils ont cessé de haïr le mouvement, « qui déplace les lignes » mais qui est la vie.

Amère profondeur de l'âme; âme liée à la chair; dou-

leur moderne, plus âpre et plus âcre que le désespoir tout rond et sonore des poètes précédents; cœur moderne, « palais flétri par la cohue »; pensée de la mort, qu'on force sa sensibilité à « realize » (comme disent les Anglais), en lui tenant les narines ouvertes au-dessus de la charogne : rien de tout cela n'a *vieilli*, n'a quitté les hommes d'aujourd'hui. Ils le trouvent à *l'intérieur* d'eux-mêmes, s'ils ne l'extériorisent plus en gestes, attitudes et discours.

Certains cependant font un reproche à Baudelaire : « Il manque d'optimisme et de bonne humeur », disent-ils. Certes, si par besoin de nous étourdir, nous vivions dans le comique et le rire des foires, Baudelaire ne serait plus notre homme. Mais à supposer ce besoin de s'esclaffer, ne passerait-il pas plus vite que les angoisses de notre conscience?

Baudelaire résistera jusqu'à ce que le rire soit le plus fort, c'est-à-dire jusqu'à ce que les lois du monde soient changées.

Et quand on résiste à la lunette vieillissante de notre temps, c'est qu'on a bâti, hors de toute mode, sur la fondation éternelle de l'art : l'âme humaine.

Nous pouvons donc croire que Baudelaire restera, comme *l'Imitation*, *Phèdre* et les *Pensées de Pascal*. »

Fernand Divoire.

M. Fernand Divoire, né en 1883, appartient à cette école poétique en quête « d'extase métaphysique » qui, vers 1900, a succédé au symbolisme. Il y est le chef d'un groupement particulier : La gauche libé-

rale. *Il est membre du Comité du Conseil central, pour la défense des littérateurs libres créé en 1912 lors de la guerre des Deux-Rives. Il n'a encore publié que des plaquettes* (Cérébraux — Poètes — La Malédiction des Enfants) *et des vers restés épars aux feuillets de jeunes revues. Demeuré fidèle au principe chrétien, M. Fernand Divoire exploite le thème de la Douleur féconde. Il avoue souscrire à ces lignes de G. Polti comme à des indications où se précise le vœu de son école : « chairs pâles... maigres... gestes maniaques... style axiomatique, concis... individualisme, abstraction... Fantaisie et Absolu ». Fernand Divoire a jadis aimé passionnément Laforgue. Il cite encore Carlyle, Claudel, Péladan. Il inscrirait volontiers comme épigraphe à son œuvre à paraitre, ces paroles d'Hamlet — « Asseyez-vous, que je vous torde le cœur! »*

*M. Fernand Divoire tient avec compétence, discernement et autorité, la rubrique des Lettres de l'*Intransigeant.



« Si l'on demandait aux écrivains qui se sont formés depuis 1880, et en particulier aux poètes, quel est l'homme dont l'influence sur eux a été la plus forte et la plus féconde, je crois bien que, s'ils étaient tout à fait sincères, presque tous répondraient que c'est Baudelaire. Bien peu d'entre eux ont échappé à cette influence, — et ceux-là ne sont certainement pas les meilleurs. Elle a été si forte qu'elle se fait sentir chez les poètes les plus jeunes, les plus *avancés*. Sans Baudelaire, ni Guillaume Apollinaire, ni Max Jacob, par exemple, ne pourraient écrire leurs vers aigus, singuliers et neufs.

Qu'a-t-il donc apporté au juste, ce Baudelaire, de si hardi et de si bouleversant et en quoi réside le miracle de son génie?

Il faut toucher ici aux secrets mêmes de la poésie française. Elle n'a presque jamais été de la poésie pure, elle a toujours été plutôt un élément de propagation qu'un chant absolu. C'était le véhicule de quelque chose, — mais de quelque chose qui n'était pas exactement de la poésie. Ce n'est pas qu'il n'y en ait pas eu avant Baudelaire, mais les plus lyriques eux-mêmes comme Ronsard, ou Joachim du Bellay, ou La Fontaine, y faisaient entrer l'un de magnifiques discours didactiques ou religieux, l'autre, la satire, le troisième, puisqu'il appartenait au XVII[e] siècle, le souci de moraliser. Le romantisme même, pour aussi lyrique qu'il ait été, n'a pu concevoir une poésie aussi pure que celle de Keats, par exemple, ou des petites pièces de Shelley. Lamartine, dans la sienne, introduit sa religiosité, certains de ses soucis politiques, Vigny, la philosophie, Musset, des conflits dramatiques si impérieux que ses plus belles élégies elles-mêmes se disposent naturellement en dialogues, — et Hugo, la légende, le fait-divers, l'histoire, les passions sociales, toute la rhétorique. Chez tous, la logique l'emporte sur les autres procédés de l'esprit; leurs poésies tendent à devenir des discours qui vont prouver quelque chose, avec toutes les ruses, les ressources, les progressions, les effets de l'orateur. Mais Baudelaire, lui, n'avait rien à prouver.

Et je sais bien que l'on peut objecter à cela qu'il y a aussi chez lui une analyse de l'amour, aiguë, pénétrante, réaliste, proche d'*Adolphe* et du *Rouge et le Noir*. C'est ce que Paul Bourget, par exemple, a surtout vu dans les

Fleurs du Mal, et c'est pour cela qu'il apparente Baudelaire aux grands analystes véridiques du XIXe siècle. Il a montré, en effet, les nuances les plus authentiques de l'amour moderne, c'est-à-dire, pour être plus exact, de l'amour qui emprunte à l'intelligence quelques-uns de ses éléments, depuis le platonisme mystique qui fait une madone d'une femme quelconque, jusqu'à la douleur la plus féroce (*Une Martyre*) et aux sentiments les plus troubles (*Femmes Damnées*). Et cela constitue déjà quelque chose d'important, et qui n'a pas eu d'imitateurs, car on a plagié la forme de l'amour que ressentait Baudelaire, mais non cette liberté à se juger soi-même, ce qui a créé un poncif aussi conventionnel que le poncif rêveur de Lamartine, mais enfin Baudelaire a fait entrer cette analyse dans sa poésie, parce que le lyrique doit bien prendre son élan sur le tremplin d'une vérité quelconque. Jamais cependant ses vers ne sont pas faits pour cette analyse. Tandis que le développement oratoire, par exemple, ou le goût de convertir, sont à l'aboutissement des œuvres de Hugo, l'analyse est, chez Baudelaire, un point de départ. C'est de là qu'il va vers autre chose.

C'était l'artiste le moins inspiré qui fut, — je veux dire le moins esclave de son inspiration. Il l'examinait, il la contrôlait, avant de s'abandonner à elle. La part de volonté est visible dans toute son œuvre, et témoigne autant de son talent que de sa prestigieuse intelligence. Et c'est par cette volonté tenace, minutieuse, qu'il est

arrivé à l'art le plus nourri de rêve que nous ayons dans notre littérature.

Le caractère même de la poésie pure, c'est de n'y parler que de ce qui n'est pas assimilable à la prose, — ou mieux encore d'y faire intervenir seulement ces éléments de la rêverie et de l'émotion qui rendraient soluble la prose la plus subtile et la feraient évanouir comme une vapeur! Relisez les *Phares*, *Harmonie du Soir*, *La Vie antérieure*, *Reversibilité*, *le Balcon*, et dites-moi si quelques-uns des principes qui concourent à la composition de ces pièces découlent de la métaphysique, de la morale, du fait-divers ou de l'art oratoire. Ce sont des sanglots, des visions, des rayons projetés dans les mondes souterrains de la conscience, des appels, des cris de douleur ou d'extase. Deux qualités essentielles : le mystère et la musique. Comme dans la musique, des raccourcis d'émotion, des synthèses d'existences, des passions multiples et simultanées doivent être obtenues par le chant même des syllabes, la juxtaposition des mots, l'étrangeté des images, ce quelque chose d'impondérable qui est dans l'union d'une langue tout en allusions et d'une pensée tout en songe :

Le secret douloureux qui me faisait languir

ou

Les violons vibrant derrière les collines.

Jamais un poète logicien n'eût écrit ce dernier vers : il est impossible qu'on entende la mélodie d'un ou de

plusieurs violons quand on est séparé d'eux par une colline! Cependant la suggestion de ce vers est incomparable. Il nous met dans un état de sensibilité qui est exactement l'état poétique, et c'est à cela que doit aboutir un grand artiste.

Baudelaire avait eu un prédécesseur : Gérard de Nerval. Lui aussi, dans ses admirables sonnets, ne procède pas par d'autres moyens que l'auteur des *Fleurs du Mal*. Mais il le fit sans méthode, sans volonté, par l'effet du rêve introduit véritablement dans sa vie à l'aide de la folie et qui lui faisait une vision toute pleine de prodiges et de ressouvenirs mystérieux et troublants.

On peut dire qu'il y a en poésie deux époques, celle qui précéda Baudelaire, et celle qui le suivit. *Les Fleurs du Mal* sont une date unique. La Muse française subit avec elles une crise si forte, si grave qu'une poésie nouvelle en naissait, qui ne ressemblait pas à l'ancienne, qui ne venait pas d'elle, qui portait tout l'avenir.

Désormais, Verlaine était possible, Mallarmé était possible, et Rimbaud, et Corbière, et Laforgue, les premiers symbolistes pouvaient libérer le vers; Henri de Régnier, Viélé-Griffin, Maeterlinck, Verhaeren trouvaient un instrument qui leur convînt; et depuis 1880 tous les poètes qui comptent, doivent quelque chose à Baudelaire.

Grâce à lui, nous avons une poésie comparable à celle que Poë, Keats, Swinburne et tant d'autres ont donnée à la langue anglaise, et c'est à cause de son manque absolu de démonstration que Baudelaire n'a jamais pu être com-

pris par tant de nos critiques, du type de Faguet, par exemple, qui ne veulent voir dans la poésie que le discours, la légende ou l'anecdote. »

Edmond Jaloux.

M. Edmond Jaloux s'est fait une place enviable parmi nos romanciers. Il a publié de nombreux volumes : L'agonie de l'Amour, les Sangsues, Le Reste est Silence, Le Jeune Homme au Masque, L'École des Mariages. Le Démon de la Vie, Le Boudoir de Proserpine, L'éventail de Crêpe, *etc.*

*Dans l'*Histoire Contemporaine des Lettres Françaises *de Florian-Parmentier, publié en 1914, à la librairie Figuière, il est dit de lui :*

« La virtuosité de M. Edmond Jaloux est cause qu'on balance entre deux façons de le juger, hésitant à décider s'il est un poète ou s'il n'est qu'un dilettante. Pourtant, à côté d'une distinction un peu précieuse, un peu dédaigneuse, on trouve chez lui une étonnante faculté d'analyse et de mesure dans la progression des états d'âme. »



« Baudelaire est un grand poète.

Techniquement, il ajouta au système lyrique qu'il adopta, par sa condensation de la strophe romantique. Il innova dans ses poèmes en prose notamment par la phrase chantante des *Bienfaits de la Lune*. Il donna au vers romantique, jusqu'à lui très plastique, une musique plus subtile, une sonorité plus graduée, avec des effets de lenteur et de lointain. Intellectuellement, il apportait un sens frais des analogies. Sa connaissance des œuvres peintes lui a fourni

sinon des décors, au moins des atmosphères rares. Il est d'esprit très élevé, contemplateur assez sévère du haut d'un idéal de moralité, quoi qu'il en ait dit. Sa phobie du progrès n'est qu'un amour des sensations physiques délicates, des plaisirs esthétiques où l'imprévu a sa part, et de la dissonance habilement amenée à l'accord. Il est original. Celui des artistes littéraires qui l'a le plus préoccupé, Edgar Poë, ne lui a rien dicté (sauf un petit conte). Son honnêteté littéraire lui aurait fait certainement abandonner toute idée, venue d'un terrain limitrophe.

Critique d'art pictural (sauf quelques erreurs attribuables à son imagination devant quelques sujets), il voit juste et large. Il a été une seule fois critique musical, et il a écrit, en poète, le meilleur des articles de critique musicale (non technique), que possède notre littérature.

Il fut quelque peu desservi par sa santé et souvent opprimé par la gêne. Est-ce pour cela que nous avons à regretter qu'il n'ait réalisé que l'essentiel de ce qu'il pouvait formuler? A côté de l'œuvre en vers ou en proses lyriques, dans laquelle il a donné, sans doute, toute sa puissance, les indications et les titres de nouvelles trouvés dans ses papiers, témoignent de velléités vers un art différent de psychologue aigu, soucieux d'étudier des êtres exceptionnels, équivoques, ambigus. Quelques poèmes en prose, surtout *Portrait de Maîtresses* laissent peut-être entrevoir ce que cet art de romancier eût donné.

Par quelques tics qui déparaient son génie, sans le diminuer (satanisme, exagération de dandysme), il a exas-

péré, il exaspère encore certaines personnes. Il en eût été ravi. »

Gustave Kahn.

M. Gustave Kahn, né en 1859, a joué un rôle important dans l'évolution symboliste. Il s'est institué le chef et le théoricien du Vers-librisme et a tenté de substituer dans la langue poétique le Chant à la Cadence. C'est avec cette préoccupation qu'il a écrit les Palais Nomades *et le* Livre d'images. *Il a fondé la* Vogue, *le* Symboliste, *dirigé la* Revue indépendante, *créé les matinées de Poésie au Théâtre Antoine. De 1886 à 1900 il s'est prodigué en articles, conférences, manifestes, avec une inlassable activité. La qualité de son esprit lui permet de porter sur chaque chose un jugement net et précis. Il excelle dans la dialectique et se distingue par la richesse de sa documentation. Il n'y a pas une Revue d'essayistes à l'époque symboliste où il n'ait collaboré. Il ne s'ensuit pas que ce hardi novateur qui rêvait la « totale reconstruction de tout » et qui voulait que le poète conçût en lui sa strophe originale, ait jamais méconnu la valeur de l'ancienne poétique. M. Gustave Kahn s'est encore affirmé comme critique d'art.*



« Comme parallèlement il demeure l'artiste des blasés, Baudelaire est le poète des hommes mûrs. Les jeunes gens qui l'aiment, cherchent en ses vers quelque chose qu'il n'y a mis que par hasard et qui n'est pas lui-même. Mais ils ne peuvent pas le goûter, ni le comprendre complètement. Le jeune homme, en effet, n'a pas de cœur. il a des nerfs, de l'égoïsme et de la santé. Il appelle souffrance les déceptions de son amour-propre et tous les avertissements de la vie. Il gaspille toutes ses ressources, et cependant qu'il se dis-

perse et se répand, quelque chose en lui prend naissance et grandit, qui est le cœur. Et lorsqu'il est mûr, ce fruit que tant de sang prodigue a nourri, l'homme aussi est mûr, et redescend la pente, allégé d'espérances et devenu avare de soi-même. Ce que le fruit est aux arbres à l'automne de l'année, le cœur l'est aux hommes lorsqu'ils ont accompli leur jeunesse. Il ne naît pas avec nous, il se crée; ce n'est pas le vase des douleurs, c'est l'ensemble de nos douleurs même.

Son rôle actif dans la vie commence alors, à ce moment où l'esprit et la sensibilité, ayant accompli leurs fonctions, ne trouvent presque plus rien qui les satisfasse. Les autres facultés passent à son service : il peut tout comprendre. Il est comme un miroir où tous les spectacles du monde se reflètent à leur tour, ainsi qu'ils ont passé jadis et comme ils passeront plus tard en face de l'intelligence. L'idéalisme nous apprend que les choses n'existent pour nous que selon l'idée que nous nous en faisons : mais nous nous en faisons des idées diverses et successives selon que dominent en nous la tête ou les nerfs, les sens ou le cœur, et c'est vers quarante ans que celui-ci domine, — alors que l'homme est attendri et mûri par l'expérience, — et qu'il se forme à la vie. Pour certains, cette époque n'arrive jamais, par exemple chez les intellectuels absolus comme Gœthe ou (à l'antipode du monde spirituel), chez les insensibles et les médiocres. Pour d'autres, au contraire, elle a commencé avec la naissance. C'est le grand secret du plus pur génie. Baudelaire a connu ce secret.

Nul comme lui n'a parlé avec autant de vérité du quadragénaire voluptueux et triste, dans la plénitude d'une force qui va bientôt lui échapper, lourd d'expérience mais comme amolli de douleur, prêt à tous les sacrifices qu'exigera l'amour sincère. Amoureux fervent, frileux et sédentaire comme les chats qu'il aime tant, assis à son foyer, au milieu de ses meubles et de ses livres, il pense. Comme son esprit connaît le vide du monde, son cœur connaît le vide de l'amour. Il s'effraie de la vieillesse qui guette, n'ose rien entreprendre de peur de manquer de courage au milieu de l'œuvre, et se défie de la femme, car lorsqu'il cède à son attrait, son approche a pour lui le goût de la mort, l'horreur d'un duel, la sensation du désespoir. Tout lui est prétexte à souffrir : il a tant erré par la vie dans les couchants et les automnes, écrasé par tous les souvenirs et les pressentiments, n'ayant plus, tous ses enthousiasmes tombés comme une vaine cuirasse, que sa sensibilité toute nue et blessée!

Et il n'est point que l'amour qui le brise. La douleur humaine, sous toutes ses formes, lui est fraternelle. Baudelaire a suivi jusque-là son triste héros, mais c'est maintenant, toute sa pitié donnée, qu'il le relève en lui montrant la beauté de la souffrance.

C'est un chrétien : l'âme seule l'intéresse, et malgré la déchéance de son corps. Qu'importent les abandons de la matière si l'esprit, sortant de sa décomposition, se dégage et monte plus vite vers les subtiles régions où il retrouvera son éternité? Comme Rembrandt, il a beaucoup décrit la

pourriture, la mort et la misère, mais comme lui ce n'était que pour exalter davantage la volonté de l'âme et l'incorruptibilité de l'esprit. Ah! s'il n'y avait eu de spiritualistes que comme lui!

Ses plus truculentes horreurs ont une vie secrète qui s'agite sous leur mort et va paraître. Et c'est là le fond de son génie.

Car, comment nous émouvrait-il à ce point avec les plus simples ou les plus effrayants des spectacles s'il ne les avait pas vus d'une manière spéciale, s'ils ne s'étaient pas transformés en lui selon l'idéalisme de son cœur, y puisant l'émotion brûlante qu'ils nous donnent?

Voilà où réside cette magie qui nous tient soulevés à sa lecture, ne sachant pas d'où souffle sur nous tant d'inconnu, le cœur en suspens et les nerfs placides, ainsi qu'un homme qui médite et va découvrir un secret en soi-même, nous sentant environnés, circonvenus par des voix et comme des présences étranges. C'est cela, ce mystérieux rien, cette chose d'ailleurs indicible et dont on ne peut que faire de vagues allusions, qui donne à l'ensemble de son style cette vibration unique que la critique ne peut analyser et qu'aucun écrivain de notre langue n'a jamais donnée, non, pas même Hugo, pas même Chateaubriand. Pensez aux pages sur l'opium et le vin, et dites si la prose des *Martyrs* ou des *Travailleurs de la mer*, à côté d'elles, n'a point l'air d'un exercice de rhétorique.

Le cœur!... Si l'on donnait à ce mot magnifique toute sa force, comme l'on comprendrait de choses que notre philo-

sophie, devant elles arrêtée, contemple avec stupéfaction et gênée, toute surprise de n'y pouvoir adapter le moule de ses catégories!

« Le cœur a ses raisons que la Raison ne connaît pas. » Si elle les connaissait, elle serait presque la sagesse, et le monde serait une parfaite machine, et il n'y aurait plus de dualité dans l'homme. Que d'antinomies apparentes tomberaient, laissant voir un harmonieux et profond équilibre d'analogies! Les notions de réalisme et d'idéalisme se révéleraient enfin à tous ce qu'elles sont au regard de quelques grands artistes : les deux faces d'une même question. Nul ne fut plus réaliste que Baudelaire, nul n'a comme lui puisé au fond de la nature et de la vie la substance de ses poèmes, même de ceux qui semblent le plus follement évadés loin du réel. Jamais il n'est tombé dans l'erreur de Shelley dont le lyrisme finit par se jouer dans les nuées. Baudelaire peut y monter, mais il reprend pied sur la terre et ne s'égare jamais. A tout instant, une comparaison audacieuse, familière et, comme disait Laforgue, yankee, éclate, et voilà que nous nous sentons chez nous, dans cet univers que nous nous sommes faits, et où toutes choses nous rappellent une douleur ou un effort humains. Mais cette réalité n'est pas une brutale exactitude : elle est de toutes parts dominée, pénétrée, absorbée, possédée par l'idéalisme absolu. La matière éternelle n'est pas davantage baignée dans l'éther invisible et omniprésent. Rien, le plus humble parmi les objets méprisés, n'échappe à cette transsubstantiation subtile et continue : un monde nouveau,

noyé de clarté diffuse et sereine, s'ouvre derrière l'autre dont, au lieu de les effacer, il accuse encore davantage les reliefs, tout en les combinant avec les formes nouvelles qu'il dévoile. Monde de prolongements, de nuances, d'analogies, mais qui échappe à l'idéologue sans amour. Car, il ne faut pas s'y tromper, l'intelligence à cette transfiguration ne joue qu'un rôle vassal. Tout le réel, avant de devenir l'idéal, est entré dans le cœur, mais sous les espèces de la souffrance. C'est là qu'il acquiert la vie supérieure que l'art manifeste. S'il n'avait passé que dans l'intellect, il serait devenu un fantôme abstrait d'idéal, une notion, quelque chose qui rappellerait les lourdes et minutieuses analyses des psychologues. C'est parce qu'il a subi cette mystérieuse alchimie qu'il a conservé sa force primitive et élémentaire en gagnant un charme surhumain, et que nous subissons, nous, après quelques mots de ces pages uniques, la rare, l'extraordinaire suggestion qu'elles possèdent. « Que le cœur est puissant! » Il n'est pas un poème de Baudelaire qui ne donne cette impression, et il n'est pas, peut-être, un autre poète qui la donne autant, non pas même les plus féconds trouveurs d'images. C'est qu'en effet, si sa faculté lyrique lui a fait trouver, comme c'est plus que probable, une foule d'images, il a sévèrement rejeté celles qui n'étaient que pittoresques, extérieures au sentiment. Les moindres attestent une méditation et la plupart, pleines de prolongements et comme de sourds échos dans la conscience, demeurent plutôt des émotions que des visions.



Quels que soient les efforts d'une exacte analyse, il y aura toujours quelque chose dans le style de Baudelaire qui lui demeurera inaccessible. Cette part mystérieuse échappe à toute explication. Elle est le fluide spirituel qui baigne chaque atome du monde lorsqu'on a fini de les tous dissocier et qu'on a porté sur leur apparence les derniers jugements.

Nulle formule chez lui; il ne répète jamais rien de ce qu'il a une fois exprimé. En cela, il est unique : les meilleurs écrivains ont toujours quelques associations de mots, d'ailleurs révélateurs de leurs idées dominatrices, qui reviennent, fût-ce une dizaine de fois, au cours de leur œuvre.

Le style des *Fleurs du Mal*, comme celui des *Paradis artificiels*, ou des *Petits poèmes en prose*, est l'absolu de la beauté, de la pureté, de l'évocation. Je ne crois pas que quelqu'un puisse jamais tirer de la langue française plus de mystère et plus de vie. Les images surgissent, si parfaites et si violentes à la fois, qu'on n'a jamais été plus près de les saisir, et cependant, au moment où vous les touchez, où vous sentez sur vous leur réalité, quelque chose d'ineffable et de soudain, — et qui n'est peut-être que l'éternelle déception du désir, créateur de fantômes, — s'interpose entre l'image et vous, la recule, la hausse aux flottantes altitudes de l'univers spirituel, la divinise enfin, dans

toute la mesure où l'homme peut diviniser ce qui émane de lui-même.

A côté de cela, tous les lyriques, de Chateaubriand à Hugo, paraissent des littérateurs. On dirait que, impuissants, ils se sont arrêtés avant de saisir la chimère fuyante et que, de souvenir, ils s'efforcent d'en retracer les traits. Leur rythme, berceur ou sonore, ne semble plus que cela, sans ce timbre d'au delà que nous aimions.

Maintenant, si, de ce domaine où nous environne l'incompréhensible, nous descendons, et que nous n'envisagions que la technique, la perfection, verbale par exemple, nous ne trouverons absolument que Mallarmé qui soit comparable à Baudelaire. Encore le poète d'*Hérodiade,* appelle-t-il à son secours la conjuration de toutes les magies et l'artifice de toutes les formes linguistiques : sa syntaxe anglo-latine, son purisme extrême côtoyant, sans jamais y tomber, le danger des dissonances et des obscurités, et tant de secrets dont aucun ne lui fut étranger. Mais Baudelaire est plus sévère et plus sobre. Son alexandrin, — comme sa phrase en prose, — est d'une belle venue et d'une coulée simple; mais sous cette apparence unie, quels fonds! quelle complexité! quels mélanges et quels alliages savants! Les mots sont sur la limite où ils quittent le verbalisme pour toucher aux domaines de la musique ou de l'expression picturale. Ils sont simples, et cependant dissous avec d'autres éléments inconnus. Leur longueur, leur rythme, leurs alliances subtiles, leur degré propre de corruption ou de santé ajoutent encore à la sûreté

de l'évocation qu'ils créent, à leur extraordinaire puissance.



Baudelaire est tout nous-mêmes. Laforgue, plus tard, exprimera quelque chose de nous : le côté intellectuel et pour ainsi dire védique de notre âme si multiplement éprise. Il sera le poète des jeunes gens qui souffrent de la métaphysique et de l'amour nouveau. Mais Baudelaire souffre de la passion, de tous les amours : celui qui s'attendrit aux sentimentalités comme celui qui n'est qu'une haine sans masque. Le cœur. la tête, les sens. l'analyse et l'inconscience se mêlent dans cette poésie suave ou terrible. Il contient Musset. Heine. Lamartine. Vigny, et les dépasse. Depuis qu'il a disparu, personne ne l'a valu, ni même rappelé.

C'est peut-être le plus haut de nos poètes, c'est peut-être celui dont la gloire durera le plus longtemps, puisque l'émotion qui la crée vient du plus éternel et du plus profond de notre cœur. »

Francis DE MIOMANDRE.

Comme Pontus de Thiard, au temps de la Pléiade et José Maria de Hérédia, au temps du Parnasse, M. Francis de Miomandre ajoute aux privilèges du talent, le prestige d'un beau nom. Le sien, s'il n'a pas l'éclat brutal des précédents, se scande avec une délicieuse eurythmie. Les syllabes, en roulant dans la bouche, s'y fondent comme un rayon de miel, image de son génie tendre et doré. M. Francis de

Miomandre a débuté par un coup de maître. Son premier livre : Écrit sur de l'eau *lui a valu le prix Goncourt en 1908. L'auteur y décelait des dons rares d'émotion, de spontanéité, d'ironie et d'observation fine. Il a publié, depuis,* L'Ingénu, *roman où s'affirmaient, en se précisant, ses qualités de début; un volume de critique* Figures d'hier et d'aujourd'hui, *riche en aperçus neufs; une série de dialogues* Au bon Soleil *où respire un amour hégélien de la Beauté, et un troisième roman* L'Aventure de Thérèse Beauchamps *que beaucoup s'accordent à considérer comme un chef-d'œuvre Lucien Rolmer, l'homme de tous les enthousiasmes, tombé vaillamment au champ d'honneur, voix compétente, à qui la mort glorieuse confère une plus auguste autorité, applaudissait chez Francis de Miomandre, « une improvisation animée et continuelle, un récit spirituel et passionné, une fantaisie à la fois inattendue et sûre, bref, un talent chaste et fécond ».*





BAUDELAIRE VESTEL

« Un Baudelaire inattendu, insoupçonné, pour nous avéré, le poète vierge. »

NADAR.

Le « frisson nouveau » dont Hugo reconnaît l'invention à Baudelaire, s'est communiqué à pas mal d'esprits sensibles et de cœurs ingénieux, qui se sont mis à rechercher, dans les diverses manifestations de celui dont ils le tiennent, les origines de cette nouvelle façon de sentir et de penser; il en résulte que le champ paraît épuisé, de ces investigations, et qu'il devient aujourd'hui difficile de trouver à glaner quelque chose de neuf autour de cette personnalité d'une si forte emprise.

J'aurais grand' honte d'avoir l'air de le découvrir, ce neuf, dans « ce qui doit être tenu caché », suivant l'expression de l'Écriture; et pourtant, cette nouveauté, voici qu'elle prend, à mes yeux, l'aspect, je ne dirai pas d'une accusation, mais d'une imputation de « virginité », formulée par

Nadar, dans un écrit assez peu connu et presque posthume. Distinguons.

L'aride, le borné, le rancunier Maxime du Camp a certes fait une bêtise en consacrant plus de deux cents pages à la Hollande et à ses peintres, sans prononcer le nom de Hals; mais il a non moins certainement commis une mauvaise action en révélant au public le mal dont mourut Flaubert, son superbe compagnon de jeunesse. Dieu me préserve d'en agir de même, à l'égard de la grande mémoire Baudelairienne que je révère entre toutes! Mais l'initiative prise, sur ce sujet, par un contemporain du Maître, un ami de sa personne, un fervent de son œuvre, je le répète, Nadar, n'est-elle pas faite pour rassurer les scrupules en la circonstance? Néanmoins, ne l'oublions pas, ceux que nous appelons nos amis ne le sont pas toujours comme nous le voudrions. Baudelaire suppliait Banville de ne pas le traiter de « fantaisiste » dans une biographie; peut-être ne lui aurait-il pas davantage convenu d'être traité d'*innocent*, au sens physique de cette désignation (autrement dit de *Vestel*, suivant le vocable de Fourrier) dans une nécrologie.

D'abord, l'imputation de virginité, ce que Nadar appelle cette « obstinée quiétude », cette « abstention forcenée », ce « nihilisme spécial », cela, qui devient une augmentation dans le sacerdoce catholique, peut-il, doit-il passer pour un amoindrissement, chez un homme au glabre visage de prêtre et à l'âme mystique, duquel la production opérait avec tant de puissance dans les régions spirituelles?

Le Prince de Ligne (je ne sais d'où il tenait le spécifique renseignement) reproche cet état à Newton et à Gassion, mon ancêtre, par suite, indirect. A-t-il tort ou raison? Certainement tort, si le premier tirait de cette continence anticipée, le génie de ses découvertes et, le second, le génie des batailles. C'est peut-être une de ses boutades qui valut à ce dernier la réputation de peu de galanterie à l'égard du sexe; il dit, un jour, d'une vieille demoiselle barbue : « J'aime cette femme, elle ressemble à un Cravate ». J'avoue que le compliment était bizarre.

Schwob a noté la diversité des stimulants nécessaires à la fécondation mentale des grands hommes; sied-il d'en exclure l'abstinence sexuelle dont l'autre peut, il semble, bénéficier? Tant de vers d'une sensualité ardente ou désabusée, fournissent, de cette transposition, dans le débat qui nous occupe, une preuve bien formelle.

Une règle habituelle de cette casuistique des sens, chez les écrivains, paraît être l'alternance entre la chasteté et son contraire (l'une représentant les périodes de travail, l'autre, le temps des vacances) notamment chez Balzac, chez Flaubert; chez Musset, l'abus; chez Hugo, l'usage, un usage prolongé que, sur le tard, lui conseillait d'enrayer un ami prudent, qui se vit régalé de cette fière réponse : « La Nature devrait bien avertir de ces choses-là. »

Revenons à Nadar, par rapport à Baudelaire.

Le premier revêtait, pour moi, le prestige d'incarner un des suprêmes représentants de la bohême artiste, dans

la meilleure acception de ce mot et de cette chose, en conséquence, de contenir d'un passé qui m'était cher; mais, ces impressions-là, même quand elles sont justes, ne sont presque jamais justifiées, et nous devons nous contenter du plaisir qu'elles nous donnent seules. J'ai observé que les personnes qui ont vu de près les objets de notre curiosité, ajoutent peu d'appoint à nos propres moyens de la satisfaire; à peine quelques épisodes ressassés, qui n'accroissent guère ce que nous connaissons déjà, mieux souvent qu'elles-mêmes.

Quand elles se mettent à prendre au sérieux ce que nous attendons d'elles, le cas devient de plus en plus funeste : elles en tirent une occasion de professer, de pontifier sur le sujet; sûres de n'être pas contredites par des témoins désormais manquants, elles s'en donnent, à cœur joie, *d'aimer la vérité, avec variations,* comme disait Liszt, et ce n'est qu'à leur insu qu'il nous est permis d'accrocher un bout de document dans un détail qui leur échappe, et que nous devons nous garder de souligner de peur de le voir déformer par elles et perdre de sa valeur.

Pour le cas particulier, il s'y adjoint que la phraséologie de Nadar était aussi peu attrayante que son style; rien de l'ésotérisme d'un Mallarmé, aux obscurités à la fois recherchées et naturelles, souvent traversées de lumière; pas non plus de l'alambiqué, rien que du tortillé à prétentions de renouvellement par des interversions de termes, chères au Bourgeois Gentilhomme, travaillant sa phrase

pour Dorimène; réprouvons encore les fréquentes suppressions de l'article, de l'adjectif numéral, du pronom indéfini, l'emploi de *tant* au lieu de *si*, et la fatigante réapparition du mot *tel*.

Tout cela se retrouvait dans l'écriture de l'auteur-aéronaute, s'y retrouve toujours et y devient plus intolérable encore; ce qui ne le dissuade pas d'affirmer que « chacun de nous, son siège d'humaniste dûment acquis, s'estime en possession de sa syntaxe ». — La sienne n'est pas de celles qu'on puisse envier.

Tout cela n'empêchait pas le bonhomme d'être sympathique, disons charmant, et de conserver, à nos regards, le mérite de faire vivre devant nous, celui qui n'est pas la fleur du mal mais qui a vécu près d'elle. Pour ces motifs, le désir de le revoir se réveillait en moi de temps à autre; il en fut ainsi, une dernière fois, que suivit de près sa fin.

Ce jour-là il aurait pu répondre, comme le poète Persan Ferdousi à Hugo, lui demandant pourquoi il ne portait plus de couleurs vives : « C'est que je me suis éteint. » La flamboyante vareuse vermillon de celui qui était devenu le veuf d'une épouse excellente, avait fait place au deuil le plus sombre, au-dessus duquel blémissait la tête angoissée.

Cette angoisse venait surtout au vieillard près de s'éteindre, non plus seulement d'habit, mais d'esprit, d'une double préoccupation d'amitié et d'art, la crainte de devoir partir sans avoir achevé et publié deux Études, celle con-

sacrée à Baudelaire et une autre inspirée par « Madame-Bonne », la morte chérie. Une personne, chargée de l'assister, le rassurait affectueusement, et lui promettait le temps nécessaire pour accomplir le devoir jumeau qu'il s'était tracé.

Je ne sais si la pieuse assurance ne fut qu'à demi oraculaire (je n'ai pas eu connaissance du deuxième Essai), mais je sais que l'Étude sur Baudelaire a paru, qu'elle est, je le répète, peu connue, et qu'elle me permet de tracer ces quelques lignes pour Charles Meunier, sans trop tomber dans les redites.

J'ai noté ce passage, l'autre jour, avec étonnement, au cours d'un article de M. Bergerat, à propos de l'entrée dans le domaine public des œuvres de Baudelaire : « On ne le lisait plus guère, on ne le lira plus du tout. » Voilà qui est bien vite dit, et qui ne fait que mieux ressortir le noble culte entretenu par Meunier, autour de cette œuvre impérissable. Si cette parole singulière venait à se réaliser, ce qui me paraît heureusement sans vraisemblance, elle ne ferait que ratifier cette autre parole, celle-là du Maître lui-même : « C'est la rareté des élus qui fait le Paradis. »



Nadar avait été l'ami de Jeanne Duval, la fameuse mulâtresse que Baudelaire a non seulement chantée mais portraiturée dans un dessin dont la reproduction m'a été

donnée par Alfred Stevens. Elle s'y montre avec sa « toison moutonnant jusque sur l'encolure », suivant l'expression du poète, et ses yeux « grands comme des soupières », suivant l'expression de Nadar.

Nombreux sont les passages des *Fleurs du Mal* qui demeurent applicables à cette femme de couleur; parfois il y a incertitude, ambiguïté, l'inspiration peut venir d'une autre, comme dans « Les yeux de Berthe »; Berthe n'était pas Jeanne; peut-être que si. Dans un coin du dessin dont je parle, il y a écrit, de l'écriture de Baudelaire, la phrase finale du quarante-quatrième des poèmes en prose : « Allez-vous bientôt manger votre soupe, sacré bougre de marchand de nuages? » C'est dire que le propos est attribuable à Jeanne, ainsi que le sont, sans doute, ces cheveux

... qui se sauvent en arrière
Comme les crins d'un casque bleu,

que je retrouve dans un bel autographe de quatre pages, peut-être inédites, desquelles Mallarmé me fit autrefois le don précieux. Le goût des petites recherches, relatives aux personnages de second plan, induira probablement un fureteur de lettres à grouper, quelque jour, des notes plus abondantes à propos de la noire qui agit avec continuité et intensité sur la rêverie de Baudelaire. Ce sera de peu d'importance; elle agit avec beauté; cela suffit.

Nadar étant véridique, je vois des raisons pour qu'il ne nous trompe pas, quand il nous conte que son ami venait tous les après-midi, passer deux heures chez cette semi-

négresse, et que celle-ci (à la sincérité de laquelle nous n'avons pas les mêmes raisons de croire) jurait que ces visites quotidiennes se passaient en simples conversations et, je suppose, en silences éloquents. Première fiche de Nadar pour la donnée du poète-vierge. Lui-même, l'historien de ce « cas rare », présente les objections, qu'il réduit à néant.

Baudelaire, qui se sent surveillé par ses amis, sur cette particularité délicate, déjoue, même déroute les recherches : « Mon faux indiscret me conte d'un air détaché, écrit Nadar, que cette nuit même, une « personne » de rencontre lui a dit » telle ou telle chose. « La phrase y est, ajoute le narrateur, mais la personne que nul n'a vue, nul ne verra »?

Ensuite, un billet de Baudelaire a été retrouvé : « Je suis à toi d'esprit, de cœur et de corps. » Un billet sans adresse.

Enfin, une dernière fiche est aussi mentionnée, celle-là peu plaisante, et qui, d'ailleurs, médicalement, n'est pas irréfutable.

Tout cela, pour Nadar, apparaît non avenu, et il s'obstine dans sa croyance, dans sa conviction du « très cher, en sa chaste, tressaillante réserve de sensitive, sa répugnance native, son horreur de tout stupre, comme tenant, par delà la mort, son rideau baissé ».

Nadar conte encore que Baudelaire ayant fait contre son gré, à Bruxelles, une conférence qui réussit, décida d'en donner une seconde que, pour s'excuser d'une première résistance, il commença par ce préambule : « Votre grâce

m'a vite fait connaître que cette virginité de la parole n'est pas plus difficile à perdre que toute autre... »

L'auditoire, en partie composé de jeunes demoiselles, prit la poudre d'escampette, entraîné par des institutrices; et c'était d'autant plus injuste que, s'il faut en croire la déposition de l'ami du Maître, le Maître n'avait pas dit vrai en parlant ainsi. »

Robert DE MONTESQUIOU.

Le comte Robert de Montesquiou, né en 1855, appartient à la Littérature autant par sa légende que par son œuvre. C'est lui qui a inspiré à Huysmans l'idée de son Des Esseintes, *orné de toutes les perversités séduisantes des fins d'Empire; ce* Des Esseintes *qui a déteint sur toutes les imaginations sensibles du temps, qui a exercé tant de ravages et grâce à qui, aux environs de 1886, les poètes nouveaux se virent appliquer l'épithète de décadents, épithète que Verlaine acceptait par analogie avec la somptuosité, or et pourpre, des soleils couchants. Mais si M. de Montesquiou descend d'une longue suite d'aïeux, il n'offre aucune trace de fatigue, ni de maladif épuisement. Il y a, sous ses afféteries voulues, une rondeur d'allure, une verdeur de geste, qui sent son mousquetaire. Il se pare de phrases à panache comme son ancêtre, d'Artagnan, se parait du feutre à plumes. S'il use de rythmes subtils et de vocables insolites, c'est par goût d'élégance et de distinction. Il eût fait au temps de Voiture, les délices de la chambre bleue, chez Arthénice, à Rambouillet. Il passe au bruit effarant de ses titres :* les Chauves-Souris, le Chef des odeurs suaves, les Hortensias bleus, *comme un grand seigneur au bruit de son escorte et de ses équipages.*

J'imagine que ce qu'on est convenu d'appeler ses excentricités n'est pour lui, que sa façon de protester — comme le veut toute âme un peu fière — contre l'avilissement d'une époque utilitaire où l'Art lui-même aspire à se démocratiser. Son chef-d'œuvre c'est les Perles rouges *où il a trouvé pour dire les fastes abolis de Versailles, des accents de grand poète.*

Son nom reste lié à celui de Marceline Desbordes-Valmore à laquelle il a voué un culte particulier.



« Il n'y a pas de poète aujourd'hui plus présent que Baudelaire. Il n'y en a pourtant pas de plus contraire par son art et par sa pensée aux aspirations de la poésie soi-disant nouvelle.

Seul, l'auteur de *Sagesse* reste aussi vivant que l'auteur des *Fleurs*. Ils signifient les deux mouvements essentiels et vitaux du cœur français : concentration, expansion. La pensée de Baudelaire se rassemble, se resserre; ce sont des lèvres et des mains qui se ferment, un regard qui se fixe sur un objet unique; et son art solide, sévère, rouge et noir, précis, a la carrure limitée, massive et forte d'un temple romain. Les vertus de Verlaine sont contraires, harmoniquement, symétriquement, à celles de Baudelaire et leur font équilibre; entre ces deux poètes coule le flot abondant de notre poésie, tour à tour nuancé de leurs lumières. On peut dire qu'ils ont toujours été là, sous d'autres noms, contenant et émancipant le génie français; ils se sont nommés Gautier et Nerval, Vigny et Sainte-Beuve, Racine et La Fontaine.

Baudelaire résiste pour rester. Il est central et fondamental, sans ailes, réuni et statique, les poings aux dents, l'attitude d'une force foudroyée qui consent à la logique de sa damnation universellement nécessaire. Verlaine

« plus soluble dans l'air » s'envole et comme s'évapore pour rejoindre tout.

Il va de soi : j'outre un peu ou j'accentue à l'excès leurs différences pour caractériser plus nettement les deux Pôles de toute poésie. Il serait facile de me contredire en me montrant chez Baudelaire de pures lueurs d'angélisme à travers les ténèbres sanglantes où si douloureusement il se complaît — et Verlaine a ses heures sombres où il s'entête à l'analyse de la suggestion mauvaise. Mais le ton naturel et propre des deux âmes n'en est pas moins celui que j'ai dit et qui atteste deux destinations providentiellement contraires.

On voit plus nettement chez Baudelaire — je parle des suprêmes entre ses poèmes — le caractère de *l'inentamable* — ou de l'irréparable — enfin de l'éternel. Tels de ses vers imposent le sentiment qu'ils étaient avant qu'il vînt et depuis toujours, qu'il les a seulement « trouvés » — et ce trait désigne sans doute tous les plus beaux vers de tous les plus grands poètes; point aussi nettement, toutefois, chez les autres poètes que chez lui, me semble-t-il, et sans que je puisse dire pourquoi : peut-être en raison même des conditions étroites et laborieuses de sa production, de cette recherche patiente, obstinée, pénétrante, de cette volonté éprise seulement de l'essentiel et qui peine sans pitié jusqu'à ce qu'elle parvienne au roc angulaire, *à ce qui n'a pas varié*.

Ce sens du Choix dénonce, poussé si loin, une âme aristocrate jusqu'à l'atrocité. Bien qu'il ait les yeux ouverts

et que la nature extérieure existe pour lui, Baudelaire s'ennuie à travers les décors changeants de ses voyages et de la Ville. A Leconte de Lisle qui l'interrogeait sur ses impressions en Orient, il répondait : « Où qu'il aille, que voulez-vous que Baudelaire voie si ce n'est Baudelaire? » Or, de ce spectacle intérieur il ne se satisfaisait pas; il ne savait où trouver la force et le courage de contempler son cœur et son corps sans dégoût. Son « aristocratisme » était dans l'absolu; il avait, ce négatif qui cherchait l'oubli dans le paradis artificiel, ce condamné aux côtés de qui sans cesse le Démon s'agitait, la perpétuelle vision nostalgique du Paradis Primitif. *L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs*. et sa haine furieuse pour la réalité vient de là, qu'il la regarde du haut de cette vision — *Spleen et Idéal.*

J'avoue donc le mensonge de ce mot « négatif ». Je ne l'ai écrit que pour le raturer. Point d'esprit plus « affirmatif » que celui-là, vraiment; point de cœur plus amoureux de la blancheur, de la pureté, que ce cœur noir et satanique. Seulement, ce fiancé de « l'auguste vertu » l'aimait d'un amour si profond, si respectueux, qu'il n'osait s'approcher d'elle,

... l'auguste vertu, ton épouse encor vierge...

et il n'a su lui offrir, ne s'enhardissant point à la célébrer elle-même, qu'un bouquet de fleurs du mal, les fleurs de sa douleur.

Les parfums suaves s'y mêlent secrètement aux odeurs nauséabondes. Je comprends que le titre de son Livre ait

été suggéré à Baudelaire par un des hommes les plus purs qui aient vécu, ce délicieux Hippolyte Babou, l'auteur des *Païens innocents*. Je comprends aussi que Verlaine, à seize ans, dans le crépuscule de son pupitre d'écolier, ait lu, sur la première page des *Fleurs du Mal : Fleurs de Mai.* »

Charles Morice.

La gloire de Charles Morice c'est d'avoir découvert Paul Verlaine qui lui a dédié son Art Poétique *et d'avoir créé un aspect particulier du symbolisme. Charles Morice, né en 1861, est un éveilleur d'âmes. Doué de nobles qualités d'orateur et d'écrivain, il impose à ses disciples la Conviction et la Ferveur. Il les entraine vers une beauté redoutable, disait Jean Dolent, une beauté aggravée de mystère. Il leur enseigne en même temps que la poésie nouvelle doit faire la synthèse des forces acquises durant trois siècles de labeur. C'est un pur artiste qui nous a fait connaître et aimer Rodin, Carrière, Gauguin. Sa conversion récente au catholicisme n'est que le couronnement de son inspiration mystique. Il y a longtemps qu'il avait proclamé que la Poésie n'est que l'expression humaine de la notion divine. C'est pourquoi elle détient, à son sens, la principale force et la plus précieuse richesse de l'humanité moderne.*

Œuvres : La littérature de tout à l'heure — Noa-Noa — Il est ressuscité! — Le Rideau de Pourpre, *etc... En préparation :* Le Rêve de vivre.



« J'ai ardemment aimé Baudelaire au temps de ma première jeunesse. Plus réfléchie aujourd'hui, mon admiration subsiste. C'est en vain que les Universitaires, à la queue de Brunetière et d'Émile Faguet, essayent de le

diminuer : Baudelaire reste un merveilleux poète, un artiste unique, dont le rôle et l'influence ont été considérables. Quelques bizarreries de mode, quelques exagérations romantiques ne sauraient ôter aux *Fleurs du Mal* leur charme vraiment incantatoire, leur parfum symbolique et profond. Baudelaire est l'initiateur d'une Esthétique nouvelle. Mais il demeure traditionnel par la frappe magistrale du vers, par la sûreté et la solidité de la langue, par l'unité de la pensée. D'ailleurs, c'est à tort qu'on veut le faire passer pour un isolé. Sans Baudelaire nous n'aurions eu ni Laforgue, ni Rimbaud, ni Verlaine, ni Mallarmé, ni le symbolisme. Il a fondé une école, un mouvement d'art qu'on peut discuter, mais qui ont leur place dans l'histoire littéraire de la France. On peut s'étonner, à bon droit, que dans les manuels généraux de littérature la place lui soit si mesurée. » Alfred MORTIER.

Le mérite d'Alfred Mortier c'est d'avoir rappelé à ceux qui font métier de l'oublier que le génie de l'écrivain n'est à la merci d'aucune formule et qu'il existe, au-dessus des variations et des caprices de la mode, des Règles du Beau, immuables et intangibles. Après avoir payé, comme tout débutant, son tribut au goût du jour par deux volumes de vers : La Vaine Aventure *et le* Temple sans Idoles, *il a senti le besoin de réagir contre un excès d'afféteries décadentes et de virtuosité verbale. Il s'est consacré au théâtre et s'est employé, avec une belle audace, à ressusciter la Tragédie classique. Il a fait applaudir à la scène* Marius vaincu *et* Sylla, *ce qui nous fait espérer un* Jules Cesar, *pour compléter la trilogie. Alfred Mortier est, comme le dit M. Eugène Lintilhac, la fière espérance de ceux qui rêvent une restauration tragique et qui estiment que la Poésie n'a pas à rougir de la Clarté, ni de l'Ordre, ni du Pathétique, ni de l'Éloquence.*



BAUDELAIRE

ET LA DÉCADENCE LATINE

Par la perversité, cette aristie de la corruption, par l'usage des excitants, par une sensibilité anormale et presque diabolique, Baudelaire est un décadent. Ce titre de *Fleurs du Mal*, à lui seul, indique la fin d'une civilisation. Sans discuter les anecdotes, fausses pour la plupart, comme celles sur d'Aurevilly dont j'ai pu contrôler l'erroné, sans expliquer les parades peccamineuses destinées à horrifier le bourgeois, quiconque feuillette les journaux intimes du poète aperçoit un penseur exceptionnellement traditionaliste, voire un théologien.

Victor Hugo, celui du *Rappel* et de la canaille, socialiste, pacifiste et pompeux courtisan du ruisseau, malgré son prodigieux génie est un cerveau décadent où la niaiserie et l'imposture se mêlent dans une fanfare pour va-nu-pieds.

Baudelaire, si faible en ses mœurs, si bizarre en ses goûts, pense comme une grande tête catholique. Ses jugements sur son époque sont dignes d'un de ces prophètes du passé que magnifia d'Aurevilly.

Le morceau qui commence par « *le monde va finir* », égale les plus hautes vaticinations, et ce sera toujours un sujet d'étonnement qu'il soit sorti de la même plume que *Delphine et Hyppolite* et *Lesbos*. Cela prouve, une fois de plus, que chez les hommes suréminents, la pensée ne participe pas aux faiblesses; ils conservent leur clair jugement, malgré leurs péchés. On aurait un opuscule précieux d'une densité doctrinale imprévue, en réunissant les éclairs de doctrine, éparpillés dans les carnets intimes.

« Nous périrons par où nous avons cru vivre. La mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle, que rien parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges ou anti-naturelles des utopistes, ne pourra être comparé à ses résultats positifs. Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie... Ce n'est pas particulièrement par des institutions politiques que se manifestera la ruine universelle ou le progrès universel, car peu importe le nom. *Ce sera par l'avilissement des cœurs.....* Alors ce qui ressemblera à la vertu, que dis-je, tout ce qui ne sera pas l'ardeur vers Plutus sera réputé un immense ridicule. La justice, si, à cette époque fortunée, il peut encore exister une justice, fera interdire les citoyens qui ne sauront pas faire fortune..... Car il y a des choses,

dans l'homme, qui se fortifient et prospèrent à mesure que d'autres se délicatisent et s'amoindrissent; et grâce au progrès de ces temps, il ne te restera, ô homme, de tes entrailles que des viscères. — Ces temps sont peut-être bien proches; qui sait même s'ils ne sont pas venus, et si l'épaississement de notre nature n'est pas le seul obstacle qui nous empêche d'apprécier le milieu dans lequel nous respirons. »

Quelle vision de l'importance vitale des valeurs morales et de leur disparition graduelle.

A qui attribuerait-on cette phrase : « La vraie civilisation n'est ni dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution des traces *du péché originel.* »

Quel contemporain crierait : « Toute idée est, par elle-même, douée d'une vie immortelle, comme une personne, toute forme créée, même par l'homme, est immortelle, car la forme est indépendante de la matière, et ce ne sont pas les molécules qui constituent la forme. »

On n'a pas fait attention à des notes comme les suivantes :

« La force de l'amulette démontrée par la philosophie. Traité de Dynamique morale. De la vertu des Sacrements. Dynamique morale de Jésus. » Et ailleurs : « Connais donc les jouissances d'une vie âpre : Prie, prie sans cesse. » — La prière est un réservoir de force : « Autel de la volonté. — Dynamique morale. — La sorcellerie des Sacrements. — Hygiène de l'âme. »

Personne n'attribuerait au poète de la *Charogne* les pensées que voici :

« Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. »

« Il n'y a rien d'intéressant sur la terre que les religions.

— « Il y a une religion universelle faite pour les alchimistes de la pensée, une religion qui se dégage de l'homme, considéré comme memento divin.

— « L'enthousiasme qui s'applique à autre chose que les abstractions, est un signe de faiblesse et de maladie ».

— « Il y a dans la prière une opération magique. La prière est une des grandes forces de la dynamique intellectuelle.

— « Il y a là comme une récurrence électrique.

« Le chapelet est un medium, un véhicule; c'est la prière mise à la portée de tous. »

— « Ne méprisez la sensibilité de personne. La sensibilité de chacun, c'est son génie. »

— « Le goût du plaisir nous attache au présent. Le soin de notre salut nous suspend à l'avenir.

« Celui qui s'attache au plaisir, c'est-à-dire au présent, me fait l'effet d'un homme roulant sur une pente, et qui, voulant se raccrocher aux arbustes les arracherait et les emporterait dans sa chute. Avant tout, être un grand homme et un saint pour soi-même.

— « Il n'y a de grand parmi les hommes que le poète, le prêtre et le soldat; l'homme qui chante, l'homme qui

bénit, l'homme qui sacrifie et se sacrifie. Le reste est fait pour le fouet. Défions-nous du peuple, du bon sens, du cœur, de l'inspiration et de l'évidence. »

Les apologistes de l'autel ne penseront jamais à chercher des témoignages chez le traducteur de Poë. L'Église ressemble à l'Académie d'autrefois, on entrait sans talent mais non avec des dettes. L'influence protestante, assez forte pour renverser les statues de saint Christophe qui se dressaient autrefois au seuil des églises, a substitué le certificat de bonnes mœurs aux preuves du talent et du génie. Les vies de saints mentent toutes sur la période qui précède la vocation. Dans notre société des fidèles il n'y a plus de place pour les pécheurs : or, il n'est besoin d'être très avancé en psychologie pour savoir que la conformité des mœurs avec les idées se rencontre rarement. Si Tannhauser n'était pas le fougueux amant de Vénus, il ne deviendrait pas le pénitent admirable du dénouement.

L'auteur des *Paradis artificiels* pense sainement, mais il rebutera forcément les démocrates. « Veuillot est si grossier et si ennemi des arts qu'on dirait que toute la démocratie du monde s'est réfugiée dans son sein. » — « Pourquoi les démocrates n'aiment pas les chats, il est facile de le deviner. Le chat est beau ; il révèle des idées de luxe, de propreté, de volupté. »

Or, le sens aristocratique, quand il atteint l'acuité baudelairienne écarte sûrement le public. Celui qui écrit : « Il y a une certaine lâcheté ou plutôt une certaine mollesse chez les honnêtes gens. Les brigands seuls sont convaincus

— de quoi? — Qu'il leur faut réussir. Aussi, ils réusssisent »; ou bien encore : « On peut fonder des empires glorieux sur le crime et de nobles religions sur l'imposture ». — Celui-là ne sera pas plus pardonné que Machiavel. Il trahit le pacte de mensonge nécessaire à l'humanité pour s'estimer. L'hypocrite lecteur se double de l'hypocrite citoyen. Ce sont moins les audaces d'expression que les audaces de psychologie qui effrayèrent et, malgré le snobisme respectueux de la consécration, effrayeraient encore les signataires de la convention sociale, et qui s'appelaient alors les bourgeois et qu'on eut mieux nommé « tout le monde ».

Un critique allemand a prétendu que les Litanies de Satan expriment la vraie religion du poète, et *la femme assassinée* ajoute aux yeux des sots, le Sadisme au Satanisme.

Le mal chez ce beau génie est artificiel et l'expression d'un déplorable dandysme, tandis que le pur idéalisme se cache au fond et avec lui les notions du catéchisme.

« Presque toute notre vie est employée à des curiosités niaises. En revanche, il y a des choses qui devraient exciter la curiosité des hommes au plus haut degré, et qui, à en juger par leur train de vie ordinaire, ne leur en inspirent aucune.

« Où sont nos amis morts? Pourquoi sommes-nous ici? Venons-nous de quelque part? Qu'est-ce que la liberté? Peut-elle s'accorder avec la loi providentielle? Le nombre

des âmes est-il fini ou infini? Et le nombre des terres habitables?... etc... ».

Les origines et les fins dernières, sont-ce pas les préoccupations exprimées et satisfaites au portail de nos cathédrales.

Chez l'admirateur et, à divers degrés, l'ami de Gautier, d'Houssaye, de Sainte-Beuve, on constate une étrange survie de la mentalité médiévale.

« La croyance au progrès est une doctrine de paresseux, une doctrine de Belges. C'est l'individu qui compte sur ses voisins pour faire sa besogne. Il ne peut y avoir de progrès (*vrai* c'est-à-dire *moral*) que dans l'individu et par l'individu lui-même. Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, en bandes. »

« Se livrer à Satan, qu'est-ce que c'est? »

« Quoi de plus absurde que le Progrès, puisque l'homme, comme cela est prouvé par le fait journalier, est toujours semblable et égal à l'homme, c'est-à-dire toujours à l'état sauvage. »

Pour s'expliquer la dualité du poète, il n'y a qu'à se souvenir d'un de ses poèmes en prose : *Perte d'Auréole* qui serait plus exactement titré *Perte de Nimbe* « ... J'ai jugé moins désagréable de perdre mes insignes que de me faire rompre les os. Et puis, me suis-je dit, à quelque chose malheur est bon, je puis maintenant me promener incognito, faire des actions basses et me livrer à la crapule, comme les simples mortels. Et me voici, tout semblable à vous, comme vous voyez. »

Si le commencement du poème peignait au lieu d'un carrefour parisien, la cohue des instincts qui se passent dans le cœur de l'homme, on aurait l'explication du *deteriora sequor*. Baudelaire est de ceux qui ont souvent perdu leur nimbe, mais il en avait un.

Barbey d'Aurevilly écrivait, le 4 février 1859, une phrase significative dans sa truculence « ... Vos vers sont magnétiques... Le voyage est d'un élan lyrique, d'une ouverture d'ailes d'Albatros que je ne vous connaissais pas, crapule de génie! Je vous savais, en poésie, une sacrée vipère dégorgeant le venin sur les gorges des gouges et des garces, dans votre ennui de vieux loragnard désespéré. Mais voilà que des ailes ont poussé à la vipère, et qu'elle monte, de nuée en nuée, monstre superbe, pour darder son poison jusque dans les yeux du soleil. »

L'art baudelairien part d'un plan réaliste, qui est inquiétant, le thème ressemble fort à un animal répugnant et dangereux, mais il tourne au monstre, à la chimère, et, ce qui paraissait blasphématoire se résout, en une figure de gargouille de cathédrale qui fait son office conservatoire de cracher l'eau loin du mur, tout en historiant le comble.

En signalant, comme une de ses faces trop restée dans l'ombre la hauteur et la justesse de pensée, il convient de rappeler que ce métaphysicien méconnu fut un grand critique qui a commencé, parmi nous, la gloire de Delacroix et de Wagner.

Avoir écrit en 1845 : « M. Delacroix est décidément le

peintre le plus original des temps anciens et des temps modernes, et en 1861, *Richard Wagner et Tannhauser*, cela le met très au-dessus des critiques d'art et de musique. S'il a su admirer, de lui-même, les vrais génies, il n'a pas été dupe des idoles littéraires. Seul, il a été décisif sur George Sand, il a osé voir la rusticité et la sottise politique d'Hugo, il a détesté Saint-Marc Girardin, l'homme du « Soyons médiocres », Villemain.

Quelle sûreté, lorsque en Belgique, il écrit net : « Pas d'art, pas d'artistes ; excepté Rops et Leys. »

Sauf pour Musset qu'il méconnaît inexplicablement, Baudelaire peut être suivi dans ses jugements. Il n'y a pas jusqu'à l'histoire qui n'ait à lui emprunter, cette remarque, par exemple, qui a la valeur d'une loi : « Il y a une égale injustice à attribuer aux régnants les mérites et les vices du peuple actuel qu'ils gouvernent. Ils sont presque toujours attribuables à l'atmosphère du gouvernement précédent. Louis XIV hérite des hommes de Louis XIII, Napoléon hérite des hommes de la République, Napoléon III hérite des hommes de Louis-Philippe. » Et celle-ci « Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles. Donc, le grand homme est vainqueur de toute sa nation. »

Qui sait, si la nécessité d'étonner, de scandaliser pour être connu n'entre pas pour les deux tiers dans les paradoxes et la perversité de ce noble esprit ; et alors ses tares seraient celles mêmes de son temps et des effets de simple adaptation aux nécessités spirituelles du millésime ?

« Mon beau, c'est quelque chose d'ardent et de triste,

quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture... » et le morceau finit par l'évocation de Satan, à la manière de Milton. « Dans certains états de l'âme presque surnaturels la profondeur de la vie se révèle tout entière. Dans le spectacle, si ordinaire qu'il soit, qu'on a sous les yeux, il en devient le symbole. » Ce sont bien là des opinions décadentes malgré leur noblesse. Chaque esprit porte sa date; et c'est pure illusion d'envisager un génie comme libre de son milieu et de son cycle. Même comme contempteur de son temps, on lui appartient par les mœurs et les formes. Le seul point que le flot de l'ambiance ne couvre pas fatalement est le cerveau. Baudelaire a vécu comme un romantique : il a pensé comme un catholique de la plus pure race. Ses jugements dominent ses œuvres elles-mêmes; des poètes plus grands ne le valent certes pas comme cérébralité. Il fut un artiste; et son dandysme n'était que la forme usuelle et visible aux simples de son exceptionnalité.

Quand on fond cette âme tourmentée, il faut la juger sur cette règle née de son journal :

« Faire tous les matins ma prière à Dieu, *réservoir de toute force et de toute justice*, à mon père, à Mariette, à Poë, comme intercesseurs; les prier de me communiquer la force nécessaire pour accomplir tous mes devoirs, et d'octroyer à ma mère une vie assez longue pour jouir de ma transformation, travailler toute la journée; me fier à Dieu, c'est-à-dire à la justice même, pour la réussite de mes projets; faire, tous les soirs, une nouvelle prière

pour demander à Dieu la vie et la force pour ma mère et pour moi ... » Ce texte est d'importance, il proclame la superexcellence de ces valeurs morales qui, nul à cette heure, ne peut l'oublier, ont sauvé la France et le monde, et dont l'absence constitue la décadence.

PÉLADAN.

Sous le titre générique de la Décadence latine *M. Joséphin Péladan (né en 1859) fit, dès 1885, paraître une Éthopée, suite de Romans* (Le Vice Suprême — Curieuse — L'initiation sentimentale, *etc.*) *dans lesquels l'ésotérisme se mêle à une fabulation purement imaginative et à un style brillant et coloré.*

Physionomie originale, complexe et multiple dans ses directions : littérateur, philosophe, critique et dramaturge, M. Joséphin Péladan est difficile non seulement à juger, mais à envisager. Comme critique d'Art, c'est lui qui commença à découvrir les Primitifs Italiens et le Saint-Jean de Léonard, qui remplaça au Louvre la Joconde un moment disparue; c'est aussi lui qui fonda les Salons de la « Rose-Croix » pour lutter contre l'influence de l'École Réaliste. Comme romancier de l'individualisme, il précéda Gabriel d'Annunzio et s'inspira de Gobineau plutôt que de Barbey d'Aurevilly. Comme occultiste, il introduisit dans le grand public, la connaissance de la magie, et renonça à la propagation de cette science, après un voyage en Orient au cours duquel il lui parut que le Catholicisme demeurait la confluence de toutes les initiations. Comme dramaturge, il conçut, d'après Wagner, une rénovation de la tragédie dont son éloignement des grandes scènes françaises l'empêcha de démontrer toute l'importance. Indépendant par tempérament. M. Joséphin Péladan n'appartient à aucun groupement littéraire ou autre.

(*Archives Biographiques Contemporaines.*)



« J'admire Baudelaire parce qu'il a fait de beaux vers pleins de nombre et de pensée, caractérisant ce dont il parle par des traits essentiels et par l'image, dans une langue oratoire, en un mot, des vers de la meilleure tradition française. Qu'il y mêle d'autres vers cassés, gauches et de goût malsain, je le déplore; il avait le souffle court et tombait dans l'erreur de l'originalité volontaire! Le « frisson nouveau » non seulement ne me touche pas, mais il me déplaît; j'en suis quitte pour ne lire chez lui que ce qui m'enchante, pour ne retenir de ses vers que ceux que j'aime. Il y en a beaucoup, et je les aime et admire beaucoup.

Frédéric Plessis.

Frédéric Plessis, né en 1851, est suivant la juste expression de Catulle Mendès, l'un des « artistes les plus parfaits de notre époque, de toutes les époques ». Sa marque, c'est une sorte de gravité triste alliée à une douceur toute virgilienne. Anatole France avouait le goûter pour son « exquisité ». Ses livres La Lampe d'Argile, Vesper, *impliquent un don particulier de lyrisme, soutenu par une belle science du rythme. Persuadé que les lois inflexibles de l'ancienne métrique correspondent à une nécessité, M. Frédéric Plessis les observe avec une sorte de fanatisme religieux et ne tolère pas qu'on y porte une main sacrilège. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs sa pensée de s'y mouvoir avec aisance et de s'y répandre en accents d'une mélodieuse suavité. C'est un poète d'inspiration catholique. Il chante tour à tour Rome, la Grèce, la Bretagne sa terre natale, et la Normandie sa terre d'adoption. Docteur ès lettres et en droit, M. Frédéric Plessis a enseigné le latin dans les facultés de Poitiers, Caen, Bordeaux. Il l'enseigne depuis 1892 à l'École normale à Paris. Ses travaux sur Virgile et Properce font autorité et lui ont valu une solide*

réputation de latiniste. J'ajouterai que ce poète, ennemi du bruit, est de ceux en qui aiment communier quelques âmes d'élite. Son nom a la vertu d'un mot magique qui découvre et rallie les initiés. Le goûter suffit, aux yeux de certains, pour conférer un titre de noblesse.



Notre enquête est terminée. Qu'on nous pardonne de l'avoir conduite comme si nous étions persuadé que le génie pût dépendre d'un caprice de la mode, d'un courant d'opinion ou d'un sourire officiel. Sans doute, on aime à lui voir rendre justice et c'est le seul souci qui nous a guidé. A quoi bon tirer des conclusions? Les lecteurs de bonne foi trouveront dans les pages qui précèdent, assez d'éléments, pour se faire, sur Baudelaire, à égale distance de l'engouement et de la prévention, une opinion définitive. Mais quoi! définitive? N'entendons-nous pas la voix de Gide qui nous suggère :

« Le règne de Baudelaire n'est pas fini : il recommence! »



INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Apollinaire (Guillaume). — **Baudelaire dans le domaine public.** *Nord-Sud*, revue, 15 mai 1917.

Asselineau (Charles). — **Baudelaire**, sa vie et son œuvre, 1869 (Lemerre, édit).

Aubry (Jean-G.). — **Baudelaire et Honfleur**, 1917 (Maison du Livre).

Aurevilly (Barbey d'). — Lettre en appendice aux **Fleurs du Mal**.

Banville (Théodore de). — **Mes souvenirs.** 1882 (Charpentier).

Barre (André). — **Le Symbolisme.** Paris, 1912 (Jouve et Cie).

Barrès (Maurice). — **Un Homme libre.** Paris, 1912 (Crès).

Barthou (Louis). — **Le Procès des Fleurs du Mal.** Paris, 1917 (Maison du Livre).

Baudelaire (Charles). — **Lettres-Œuvres posthumes** (*Mercure de France*).

Benigne (Ange). — *Le Gaulois,* 27 septembre 1886.

Bertaut (Jules) et Séché (Alphonse). — **Ch. Baudelaire** (Michaud).

Bonnieres (L. de). — **Mémoires d'aujourd'hui** (Ollendorff).

Bourget (Paul). — **Essais de Psychologie contemporaine** (Lemerre).

Brunetière (Ferdinand). — **La statue de Baudelaire.** *Revue des Deux-Mondes,* 1er septembre 1892.

Cassagne (Albert). — **Versification et métrique de Baudelaire**, 1906 (Hachette).

Caussy (Fernand). — **Chronologie des Fleurs du Mal.** Ermitage, 15 décembre 1906.

Champfleury. — **Souvenirs et portraits de jeunesse**, 1872 (Dentu).

Charavay. — **Vigny et Baudelaire**, candidats à l'Académie, 1879 (Charavay).

Claretie (Jules). — *Le Journal,* 4 septembre 1901.

Cordier (Henri). — **Notules sur Ch. Baudelaire.** Paris, 1900 (Leclerc).

Cousin (Charles). — **Ch. Baudelaire.** *Souvenirs-correspondance*, Paris 1872.

Crepet (Eugène). — }
Crepet (Jacques). — } **Charles Baudelaire.** Paris 1907 (Messein).

Custine (A. de). — }
Deschamps (Émile). — } *Lettre.* Appendice des **Fleurs du Mal** (Calmann-Lévy).

Du Camp (Maxime). — **Souvenirs littéraires.** Paris (Hachette).
Dulamon. — Les **Fleurs du Mal.** *Le Présent,* 23 juillet 1857.
Duval (Georges). — *L'Événement,* 28 mars 1882.
Emery (René). — **Quelques lettres inédites de Baudelaire** (*Mercure de France*), 1er août 1917.
France (Anatole). — **La Vie Littéraire.** 1891 (Calmann-Lévy).
Feyrnet (X.). — *Le Temps,* 13 février 1869.
Gautier (Feli.). — **Ch. Baudelaire,** 1908. *La Plume.*
Gautier (Judith). — **Le collier des Jours. — Le second rang du Collier.** Paris (Juven).
Gautier (Théophile). — *Préface* des **Fleurs du Mal** (Calmann-Lévy).
Gide (André). — **Introduction aux Fleurs du Mal,** 1917 (Helleu).
Gourmont (Remy de). — **Promenades littéraires** (*Mercure de France*).
Hignard (H.). — **Ch. Baudelaire.** *Sa vie. Ses œuvres. Revue des Lyonnais,* juin 1892.
Holitscher (Arthur). — **Ch. Baudelaire,** 1904. Berlin.
Huysmans (Joris-Karl). — **A Rebours.** Paris, 1884 (Charpentier).
Houssaye (Arsène). — *Le Gaulois,* 5 octobre 1897.
Kahn (Gustave). — **Fusées. Mon cœur mis à nu.** *Préface* (Blaizot).
Kunel (Maurice). — **Baudelaire en Belgique** (La Société Nouvelle), 1912.
Laffont (Dr M.). — **Causerie du bibliophile,** 1901 (œuvres et image). (Maison du Livre.)
La Fizelière et Decaux. — **Essais de biographie contemporaine,** 1868.
Laforgue (Jules). — **Entretiens politiques et littéraires** (1892).
Lange (Antoni). — **Ch. Baudelaire,** 1890 (Varsovie).
Leconte de Lisle. — *Revue Européenne,* 1861.
Lemaître (Jules). — **Les Contemporains.** Tome IV, 1889 (Lecène et Oudin).
Lemer (Julien). — **Quelques autographes de Ch. Baudelaire.** *Le Livre,* 10 mai 1888.
Lepetit (Jules). — **Notes sur Baudelaire.** *La Plume,* juillet 1893.
Levallois (Jules). — **Mémoires d'un critique.** Paris, 1896. Librairie illustrée.
Loredan-Larchey. — **Fragments de Souvenirs,** 1901 (Leclerc).
Mary (André). — **Méditation sur Baudelaire.** L'Ermitage, octobre 1903.
Maire (Gilbert). — **La Personnalité de Baudelaire et la critique biologique des Fleurs du Mal** (*Mercure de France*).
Mauclair (Camille). — **Ch. Baudelaire, sa vie, son œuvre, sa légende.** Paris 1917 (Maison du Livre).
Mendès (Catulle). — **Le mouvement poétique français de 1867 à 1900** (Fasquelle).

MICHELET (Victor-Émile). — **Figures d'évocateurs.** Paris, 1913 (Figuière).
MORÉAS (Jean). — **Paysages et sentiments** (*Mercure de France*).
NADAR. — **Ch. Baudelaire intime.** Paris, 1911 (Blaizot).
NOUVION (Georges DE). — **La famille de Ch. Baudelaire.** Paris (Didot).
OSMONT (Anne). — **Le mouvement symboliste** (Maison du Livre).
PATTERSON (Arthur). — **Influence d'Edgar Poë sur Baudelaire.** *Thèse* pour le doctorat d'Université présentée devant la Faculté des lettres de Grenoble, 1903. Grenoble (Allier frères).
PILON (Edmond). — **La Vogue** (juillet 1900).
RASTIGNAC. — *L'Illustration,* 6 février 1886.
RAYNAUD (Ernest). — **Baudelaire et la religion du dandysme** (*Mercure de France*), 1917.
RÉGNIER (Henri DE). — **Baudelaire.** *Entretiens politiques et littéraires* (février 1893).
RENCY (Georges). — **Physionomies littéraires,** 1907. Bruxelles.
RIVIÈRE (Jacques). — **Études,** 1911. Paris, *Nouvelle Revue française.*
RICHART (Gaston). — **Ch. Baudelaire, l'homme, le prosateur, le critique, son tombeau.** (L'œuvre et l'image) (Maison du Livre).
RODENBACH (Georges). — **Baudelaire.** *L'élite* (1899).
SAINTE-BEUVE. — **Lettre.** Appendice des **Fleurs du Mal.**
SCHERER. — **Études de littérature contemporaine.** Tome IV, 1869.
SOUDAY (Paul). — **Les idées religieuses de Baudelaire.** *Paris-Midi* (24 août 1917).
SPŒLBERCH DE LOVENJOUL. — **Lundis du Chercheur,** 1894 (Calmann-Lévy).
SPRONCK (Maurice). — **Les artistes littéraires,** 1889.
SUARÈS (André). — **Sur la vie,** 1912.
SYFFERT (Gaston). — **Portraits d'Hier.** N° du 15 juin 1909.
THIERRY (Edouard). — *Le Moniteur universel,* 14 juillet 1857.
TOURNEUX (Maurice). — **Sept lettres inédites.** *Le livre moderne.* 10 nov. 1891.
TURQUET (Milnes). — *The Influence of Baudelaire in France and England,* 1913. London (Constable).
VAN-BEVER (Adrien). — **Les petits poèmes en prose.** Paris, 1914 (Crès).
VANDEREM (Fernand). — **Baudelaire et Sainte-Beuve.** *Le Temps Présent,* 1914.
VERGNIOL (Camille). — **Cinquante ans après Baudelaire.** *Revue de Paris,* 15 août 1917.
VERLAINE (Paul). — **Œuvres posthumes.** Tome II (Messein).
VICAIRE (Georges). — *Manuel de l'Amateur de Livres.*
Le Tombeau de Charles Baudelaire. — *La Plume,* 1896.

TABLE DES MATIÈRES



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS.



PRIX : 7 FR. 50 NET